



BAL

Bulletin des
Amopaliens
Landais

Janvier 2014

Association des Membres de
l'Ordre des Palmes Académiques

Section des Landes

Reconnue d'utilité publique, décret du 26-09-1968

Sommaire

Trimestriel 13^e année

ISSN : 1969-0088

N° 49

Le mot du président	1
Remise des prix des concours	2
Fin d'année	10
SDIS	11
Remise des médailles	14
Village	16
Poésie	20
OIAC	22
L'agenda de la section	23
Informatique et internet	23
Sécurité routière	24

AMOPA : Bureau national

Président : M. Michel BERTHET

Vice-présidents :

M. Gérard COLPIN
Mme Anne MATHIEU
M. Roger SAVAJOLS

Secrétaire général : M. Henry RENÉ

Secrétaires généraux adjoints :

M. Pierre LOUPIAS et M. Pierre PICHÉREAU

Trésorier général : M. Jean - Pierre BIOT

Secrétariat : 30 avenue Félix Faure 75015 Paris

Tél. : 01 45 54 50 82 Fax : 01 45 54 58 20

Mél. : amopa@wanadoo.fr

Site internet : <http://www.amopa.asso.fr>

AMOPA : section landaise

Président : M. Bernard BROQUA

19 Rue Chantemerle 40800 Aire sur l'Adour

Tél. : 05 58 71 87 12

Mél. : Bernard.Broqua@orange.fr

Secrétaire : M. Jean-Marie LAURONCE

194 route de Montfort

40100 Dax

Tél. : 05 58 74 64 71

Mél. : jean-marie.lauronce@orange.fr

Trésorière : Mme Marie-Claude DUPOUY

299 rue du Pégly Apt 17 40000 Mont de Marsan

Tél. : 05 58 75 24 19

Mél. : dupouy.marieclaude@neuf.fr

Site AMOPA Landes

<http://amopa-landes.pagesperso-orange.fr>

Mél. : amopa-landes@orange.fr

AG de section
Vendredi 7 mars
Collège de Mimizan

Le mot du président

Chers amis,

En cette période de campagne électorale, je me dois plus que jamais de respecter la neutralité qui sied à une association loi de 1901. Cela, et j'en suis désolé, n'est pas le cas de toutes les associations... Il est des genres qu'il ne faut point mélanger dans le respect des uns et des autres.

Une nouvelle année vient de commencer... avec ses joies et ses peines...

Le chômage, les guerres, les impôts... et ce sale temps qui a causé tant de dégâts. J'ai lancé par la messagerie électronique un appel à la solidarité entre membres de l'AMOPA. J'espère avoir été entendu mais aucun cas ne m'a été signalé, tant mieux sans doute. Je suis, le plus possible, à l'écoute des uns et des autres, c'est bien là aussi le rôle d'un président me semble-t-il qui se doit de soutenir, d'aider, d'unir les adhérents.

Les épreuves n'épargnent personne... Maladie, décès notamment, c'est la vie certes, mais cela est toujours douloureux. J'ose espérer qu'une réelle solidarité que je souhaite entretenir et transmettre existe bien à l'AMOPA. N'hésitez pas à me signaler tout adhérent en souffrance. Nous ferons le maximum pour alléger ses peines. Il suffit parfois d'un mot, d'une visite...

Nouvelle année et donc de nouvelles activités, en continuité de ce que nous avons vécu, avec parfois plus ou moins de bonheur en ce qui concerne la participation. Notre sortie de septembre ou novembre via la RDTL est à revoir... La RDTL n'organise plus ce genre de voyage et délègue à une autre entreprise l'organisation. Elle assure seulement le transport. Nous allons trouver une solution et négocier au mieux.

Notre section se tourne résolument vers les jeunes : nos concours de défense et illustration de la langue française se portent bien malgré une baisse de participation l'an passé. J'ai reçu cette année de bonnes et très bonnes copies et je note la participation de plusieurs nouveaux établissements.

Un nouveau concours à l'initiative de la section va voir le jour. Il s'agit d'encourager établissements et élèves à participer au don du sang, à faire preuve de responsabilité et de citoyenneté. Le contact établi avec l'Établissement français du sang est très encourageant et prometteur.

Souhaitons que cette année les activités proposées aux adhérents soient comme il est de tradition des moments de détente, de gastronomie, de culture et d'amitié mais aussi que chacun fasse l'effort de participer.

Avec toute mon amitié.

Bernard BROQUA

Remise des prix des concours

Notre désormais traditionnelle cérémonie de remise des prix des concours AMOPA se déroule cette année encore dans le grand amphithéâtre de l'IUT de Mont de Marsan le mercredi 4 décembre.

Cette cérémonie est possible grâce à la bonne volonté de madame Marie-Béatrice SAGI, directrice administrative et membre de notre section qui met tout en œuvre pour nous recevoir dans d'excellentes conditions. Je ne peux oublier tout le personnel de l'IUT mis à contribution et qui chaque année répond positivement... et avec le sourire !

Cette après-midi de réjouissances est placée sous la présidence de monsieur le préfet, empêché, mais représenté par monsieur Laurent MONBRUN, directeur de Cabinet, et de monsieur Jean-Jacques LACOMBE, directeur académique des services de l'Éducation nationale. Je remarque avec plaisir que monsieur le préfet a tenu à se faire représenter, signe probant de l'intérêt qu'il porte à notre action en faveur des jeunes. Je note également la présence régulière de notre DASEN, malgré un emploi du temps... Je vous laisse imaginer ! Qu'ils soient l'un et l'autre très sincèrement remerciés pour cet attachement à l'AMOPA et pour la dignité, malgré tout très conviviale et très paternelle, qu'ils donnent à cette cérémonie qui marquera sans doute bien des jeunes esprits et leurs professeurs.

Petit à petit l'amphithéâtre se remplit. L'ambiance est chaleureuse et quelques jeunes frimousses, certes souriantes, sont malgré tout inquiètes... « Est-ce que je vais avoir un prix ? ». Ne soyons pas taquins, nous avons tous connu cela... C'était hier !

Bernard BROQUA

le grand plaisir qui est le sien : accueillir chaque année la cérémonie de remise des prix des concours AMOPA.

En quelques mots il nous présente l'IUT qui est une des dix composantes de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA). Une université pluridisciplinaire, répartie sur plusieurs sites (Pau, Bayonne et Mont de Marsan notamment ainsi que Tarbes) mais dont l'enseignement de la médecine est absent (Universités de Bordeaux et Toulouse).

L'IUT des Pays de l'Adour comporte cinq départements, deux à Pau (Génie thermique et énergie, Statistique et informatique décisionnelle) et trois à Mont de Marsan (Génie biologique option industries agroalimentaires et biologiques, Réseaux et télécommunications, Science et génie des matériaux). Ces départements délivrent au terme d'un cursus de deux années après le baccalauréat le diplôme universitaire de technologie (DUT). En général les étudiants poursuivent un an en licence professionnelle (Niveau Bac + 3) (Huit licences professionnelles sont proposées).

Monsieur Pascal STOUFFS fait très justement remarquer que toutes ces formations sont recherchées sur le marché du travail et qu'il y a plus d'offres d'emploi que de diplômés (NDLR : la situation est la même pour les formations en BTS du secteur industriel offertes par le lycée Gaston Crampe d'Aire sur l'Adour, comme par les lycées de Dax et Saint Paul les Dax).

Après leurs études en DUT, quasiment tous les élèves poursuivent en licence professionnelle et beaucoup complètent leur formation en école d'ingénieurs (Niveau Bac + 5).

Pour terminer son propos, monsieur le directeur nous dit qu'il est très sensible, très attaché à la maîtrise de la langue française, une maîtrise indispensable dans les disciplines techniques et scientifiques.

INTERVENTIONS



GR O U P E L A P O S T E



2

Monsieur Pascal STOUFFS, directeur pédagogique de l'IUT nous dit très sincèrement

Monsieur Éric BORDENAVE, délégué départemental du GROUPE LA POSTE, notre fidèle mécène, lui succède au micro.

Avec humour il pose la question « Pourquoi le GROUPE LA POSTE à une remise des prix des concours AMOPA ? »

Dès le 11^e siècle le besoin de correspondre s'est fait sentir mais échanger est compliqué. Les messagers du roi traversent la France dans des conditions très délicates. Le messager est en effet bien souvent associé à la nouvelle qu'il porte : bonne il pouvait repartir, mauvaise, il pouvait alors craindre pour un destin fort contrarié...

Depuis le 11^e siècle, malgré les difficultés, la Poste est toujours là, pourquoi ?

1^o) Parce que les routes se sont bien améliorées et que désormais les facteurs peuvent circuler sans être attaqués et nous avons perdu la fâcheuse habitude de zigouiller le messager lorsque la nouvelle est mauvaise.

2^o) Et puis aussi parce que nous continuons à correspondre avec de l'écrit.

L'écrit justement entre le 11^e siècle et maintenant a évolué et nous sommes désormais à l'heure du numérique.

Numérique, les gens n'écrivent plus ! Non, les gens continuent à écrire ! Nous sommes toujours dans l'ère de la culture de l'écrit, sur papier, ordinateur, téléphone...

On se sert en effet du téléphone pour écrire, pas seulement pour communiquer oralement.

Monsieur Éric BORDENAVE insiste sur le fait de bien écrire le français y compris dans les messages « texte (SMS) » ou « courriels ». Un langage hasardeux, déformé est souvent incompréhensible pour celui qui le reçoit.

La langue française a connu de beaux jours tout comme l'écrit qui va forcément évoluer : c'est la première raison de la présence du Groupe LA POSTE. La deuxième raison c'est qu'il s'agit de se projeter vers l'avenir et l'avenir ce sont les jeunes. Notre existence est liée à l'écrit, au désir de transmettre. C'est pour ces raisons que tout naturellement il dit avoir grand plaisir à être avec nous.



Monsieur Pierre JUNCA nous présente ensuite la MAIF et son action auprès des jeunes.

Sans remonter au 11^e siècle puisque la MAIF n'existait pas, elle a été créée au début du 20^e siècle. C'est la Mutuelle assurance des instituteurs de France. Les instituteurs ont toujours été des défenseurs de la

langue française et cette défense s'est pérennisée jusqu'à nos jours même si au lieu d'instituteurs on parle de professeurs des écoles. Il ne doute pas que ses collègues ne soient attachés à la défense de la langue française comme pouvaient l'être leurs aînés.

Il se limite à ce petit commentaire et il remercie monsieur BROQUA et son association d'avoir bien voulu l'inviter à cette manifestation à laquelle la MAIF est très attachée.



(Nota : monsieur le président de l'Ordre national de la Légion d'Honneur, empêché, n'a pu nous rejoindre.)

Il était une fois... c'est ainsi que commencent les contes, les belles histoires...

Alors, il était une fois par an, dans les Landes, et cette année aussi malgré une grisaille préoccupante tant au point de vue social qu'économique, un jour de fête : celui de la remise des prix des concours AMOPA.

Un jour de fête pour tous ces jeunes et leurs professeurs. Des jeunes qui ont fait preuve de courage, de bonne volonté, des jeunes qui ont osé, tout cela est fort remarquable.

Tous n'ont pas eu la même réussite. Malgré tout, nous tenons à récompenser tous ceux qui ont participé et qui ont été sélectionnés par leur établissement. Des récompenses que nous pouvons attribuer grâce à l'aide généreuse du Groupe LA POSTE et de la MAIF que je ne remercierai jamais assez ! Cette année nous avons le plaisir de faire un petit don sous forme de livres et dictionnaires à tous les établissements qui ont participé, c'est notre modeste façon de remercier tous les professeurs qui s'investissent avec talent auprès de leurs élèves.

J'associe à ces remerciements monsieur le préfet, pour son regard bienveillant sur nos

actions en faveur des jeunes, représenté aujourd'hui par monsieur le directeur de cabinet, à qui j'ai le plaisir de souhaiter un agréable séjour dans les Landes, monsieur le directeur académique pour son soutien, monsieur le directeur de l'IUT et madame la directrice administrative, qui mettent cet amphithéâtre à notre disposition.

Mais comme dans tous les contes, il est des passages difficiles... Cette année, le plaisir des membres du jury a été un peu terni par plusieurs points négatifs...

Je dois donc faire quelques remarques relatives au déroulement de ce concours.

- Il s'agit d'un concours de haut niveau : ne sont attribués sur l'ensemble des participants et par niveau qu'un premier et deuxième prix et trois accessits au plan national. Nous avons la chance dans les Landes et c'est remarquable, d'avoir assez régulièrement un ou une élève primé.

- Nous avons le bonheur depuis 6 années de voir progresser le nombre d'établissements participants, ce n'est pas le cas cette fois.

- Nous avons reçu beaucoup de copies : trop ! Seulement trois par classe, sélectionnées par les professeurs, doivent nous être proposées. Il ne peut s'agir que de bonnes copies, conformes à l'esprit du concours. Ecrire trois lignes n'est pas suffisant, loin de là !

- Les devoirs doivent être faits en classe ! Cela peut être un devoir sur le thème de l'année, ou sur un sujet proposé par le professeur. Mais un bon devoir déjà fait, pas obligatoirement le même pour tous les élèves d'une même classe est accepté. Les possibilités sont nombreuses pour proposer au jury de bonnes copies.

- La qualité des devoirs reçus est hélas nettement moins bonne cette année que par le passé.

- Les travaux des élèves doivent être des productions authentiques, pas des copies ou des plagiats : intégrer à son devoir des phrases entières lues par ailleurs n'est pas une bonne chose.

- Et enfin, nous n'en faisons pas un drame, mais nous ne pouvons l'accepter : recopier intégralement un poème trouvé sur Internet, le signer et nous le proposer... cela n'est pas bien et pose question ! Tricher n'est jamais une bonne chose, cela engage sa responsabilité, cela tient peu de cas de l'estime que l'on doit à soi-même, à l'autre, à ses parents, à ses professeurs, à ses camarades de classe. Tricher aujourd'hui, sans grande gravité, sans grande conséquence c'est aussi se préparer à tricher demain : à ne pas respecter le code de la route, à ne pas s'intégrer dans une vie sociale normale... Nous devons tous, solidairement, être très vigilants. Il ne s'agit pas de dramatiser, de sanctionner, mais bien plus d'éduquer.

- Autre point qui m'attriste énormément, c'est le peu d'élèves présents à cette cérémonie : moins de la moitié de ceux qui ont

participé aux concours. Ces jeunes ont accepté de travailler, de proposer leur production et j'ai l'impression pour ne pas dire la certitude, qu'ils ne sont pas totalement soutenus par leur famille. Des parents qui ne jugent peut-être pas important de valoriser leurs enfants et leur travail. Cela me semble très regrettable.

Mais comme dans tout conte, je terminerai de manière positive.

En effet nous avons là un beau panel de notre jeunesse landaise. Des jeunes qui ont su exprimer de belles valeurs de courage, de volonté. Des jeunes qui dans leurs écrits très divers quant à la forme et au contenu savent nous dire bien des choses, nous confier un peu de leur vie, leurs joies et leurs peines, avec talent, sincérité et un brio certain.

Bravo à vous tous, élèves, pour votre travail, parents, pour votre soutien, professeurs, pour vos conseils et vos encouragements, alors : que la fête commence !



Je m'associe tout d'abord aux remerciements de tous les acteurs de cette tradition annuelle qui s'inscrit bien dans une tradition historique de la défense et illustration de la langue française. C'est bien une tradition historique que reprend ici, de façon opportune, l'AMOPA, votre association monsieur le président qui, aux côtés de l'École, des professeurs, aux côtés de tous ceux qui apprennent à lire et à écrire, travaille en fait pour la défense et l'illustration de la langue française.

Vous avez mentionné le mot instituteur : c'est un mot auquel je suis très attaché car derrière ce mot il y a le mot instituer et le mot institution, c'est-à-dire ce qui garantit année après année la pérennité de la langue, de la convenance syntaxique. La belle langue par opposition à la langue barbare comme l'on disait à l'époque de la Renaissance.

Je ne peux pas manquer aujourd'hui de vous rappeler (ce n'est pas le 11^e siècle, on est monsieur le délégué, un peu plus tard, au 16^e siècle, on a franchi la ligne du Moyen-Âge, on est à la Renaissance) que Joachim du BELLAY à cette époque a eu l'initiative d'un fameux plaidoyer. Il a, dans un autre contexte, milité, avec quelques-uns de ses amis ou avec d'autres personnalités littéraires de l'époque pour la promotion de la langue

française dans le domaine du droit, de l'administration, puis dans le domaine littéraire pour faire que la langue française puisse exister en se séparant du latin, du grec et de la langue du Moyen-Âge comme l'on disait suivant les milieux sociaux auxquels on appartenait.

Alors, vous vous inscrivez (je m'adresse aux élèves) dans cette tradition très forte, qui a ensuite été instituée par les dictionnaires, les personnes, les professeurs (il y en avait à l'époque, en 1550).

Au-delà de cette époque à laquelle je fais référence, avec des élèves, des étudiants qui ont milité, j'emploie un mot très fort effectivement, dans un mouvement que l'on a appelé la Pléiade, c'est un ensemble de personnalités littéraires, de professeurs, d'étudiants qui ont voulu promouvoir la langue française.

Mais aujourd'hui aussi, je fais un large survol historique, on considère que ce combat est nécessaire, on doit continuer parce que la langue française peut être menacée. Il y a l'anglicisation : on voit bien la porosité de la langue française comme toute autre langue d'ailleurs, on a du mal à se départir des anglicismes. Et pourtant ils seront peut-être un jour intégrés. La langue est une structure extrêmement évolutive. Mais il faut préserver l'essentiel, éviter de perdre une identité à la fois sociale et culturelle. On a besoin aujourd'hui de s'inscrire dans cette tradition.

Ce concours avait trois thèmes majeurs, que j'ai trouvés très intéressants à différents niveaux, qui pouvaient donner lieu effectivement à toute la créativité, toute l'inventivité, même si cette année c'est un peu plus modeste, vous l'avez dit monsieur BROQUA. Cela dit, il y a du travail, de la volonté, du talent et même si l'on peut espérer que l'an prochain il y aura encore plus d'inventivité, encore plus de talents en nombre, on peut quand même se satisfaire de voir une assemblée ici, faite d'élèves, de parents, de professeurs, faite d'amis des lettres tout simplement, pour voir valoriser ainsi ce qui a été produit, ce qui a été une invention d'écriture.

Et ces trois mots je peux les reprendre parce qu'ils caractérisent aussi l'acte d'écriture. C'est le bonheur, je commence par celui-ci parce qu'il était un des thèmes d'écriture pour les élèves des écoles et effectivement le bonheur c'est le bonheur d'écrire. Je crois que c'est bien autour du mot plaisir, plaisir d'écrire. Je pourrais peut-être demander à celles et ceux qui sont ici (qui ont choisi de se montrer à travers un texte, on se montre toujours quand on écrit, lorsque l'on publie d'une certaine façon) : vous avez certainement dû éprouver du plaisir, plaisir à écrire ? Alors ce plaisir a peut-être été suscité par les enseignants, a été développé, accompagné. Peut-être aussi certains élèves qui n'avaient pas envie d'écrire initialement, par contamination, par mimétisme, voyant leurs camarades en activité d'écriture, se sont mis à écrire et ont trouvé là le plaisir d'écrire.

C'est aussi l'enjeu de ces concours que d'éveiller la volonté, la conscience d'écrire ou d'avoir à écrire lorsque l'on n'est pas forcément écrivain dans l'âme. On sait aussi qu'il y a des élèves qui s'empêchent d'écrire parce qu'ils

n'ont pas confiance en eux et qu'ils considèrent qu'écrire c'est pour les autres, qu'ils n'ont pas le talent nécessaire, qu'ils vont peut-être être ridicules, parce que l'on ne va pas les comprendre ou qu'ils vont faire preuve de maladresse. Tout ceci à travers ces concours peut être une possibilité d'exprimer un potentiel caché ou de vaincre des peurs lorsqu'on n'a pas envie d'écrire. Alors lorsque l'on a ce plaisir on considère bien que l'écriture c'est l'expression de tous les possibles. C'est évidemment la possibilité d'orienter un monde, de recréer le réel, de s'en moquer, de s'en départir, de rêver, c'est se projeter, jouer avec les mots, bref c'est ici toute la fantaisie, toute la conscience aussi lorsque l'on veut à travers l'écriture porter un message, lorsque l'on veut s'indigner, lorsque l'on veut provoquer, lorsque l'on veut exprimer ses valeurs, tout ceci peut être à relier au bonheur d'écrire. Le prix des choses finalement c'est la page blanche qui est l'expression même de la stérilité. Rester devant une page blanche c'est ne rien avoir à dire d'immédiat, ou c'est peut-être rejeter à d'autres temps l'envie d'écrire, mais en tout cas, coucher des mots sur une page blanche, c'est une volonté, c'est une envie qui s'exprime, c'est déjà être dans un autre univers.

Alors au-delà de ce moment de bonheur je voudrais dire que parfois l'écriture c'est aussi un peu une souffrance. Le plaisir d'écrire c'est cela le paradoxe de l'écriture. C'est un vrai plaisir, un vrai bonheur, mais c'est aussi une souffrance lorsque l'on veut arranger les mots, arranger les sons, arranger les rimes. Jouer avec cela ne veut pas dire se libérer ou s'affranchir de toutes les contraintes. Et l'on sait que les plus grands auteurs, FLAUBERT, MAUPASSANT par exemple ou les poètes, quelles que soient d'ailleurs leur tendance ou leur appartenance littéraire, les plus grands écrivains ont éprouvé les pires souffrances. Et l'on sait combien quelqu'un comme FLAUBERT (je le cite souvent parce que c'est un travailleur acharné) arrivait, malgré sa facilité, son talent, à écrire son texte avec des surlignes, parfois quatre, pour pouvoir produire un texte abouti. Effectivement l'écriture c'est aussi une souffrance et un plaisir et je pense qu'évidemment le plaisir au bout du compte l'emporte largement sur cette souffrance. Je cite ici Alain BOSQUET : « L'écriture est une délivrance qui, phrase après phrase, mot après mot, devient un esclavage ». J'exprime ici, à travers cette citation, ce paradoxe, le mot esclavage est certainement fort, je crois qu'il faut le resituer mais enfin on voit bien ce que cela peut signifier.

Et puis il y a le mot émerveillement, qui était une autre thématique qui renvoie là plutôt à la poésie. Et l'on dit parfois que l'émerveillement est à l'origine de la poésie et de la philosophie. Qui ne sait pas s'étonner ne peut être philosophe ou ne peut être poète. L'émerveillement c'est la capacité individuelle à trouver devant les choses les plus ordinaires des choses extraordinaires qui méritent d'être racontées. C'est bien le sens du mot émerveillement qui cherche derrière la banalité du quotidien des choses extraordinaires qui peuvent être issues de l'imagination et qui peuvent être traduites par l'écrit. Rappelez-vous Victor HUGO qui dit : « tout vit ! Tout est plein d'âmes ». Je crois que c'est très concis ce qui est dit, un brin d'herbe, un rai lumineux dans le ciel, tout ceci qui s'il n'est pas observé, s'il n'inspire pas le

poète que l'on est peut-être peut tout simplement passer inaperçu. Le poète est bien celui qui sait voir à travers et être par la suite un véritable visionnaire. Mais chacun ici lorsqu'il fait acte d'imagination est un visionnaire à sa façon.

Le dernier thème qui était proposé c'est « écriture et numérique ». Cette fameuse dualité, ce fameux couple infernal aujourd'hui qui, et cela a été dit par le collègue tout à l'heure, fait que le numérique semble tuer l'écriture. Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui le numérique c'est souvent l'instantané, une écriture approximative, une écriture où la syntaxe est bloquée le plus souvent, une écriture elliptique, une écriture parfois codifiée entre pairs, c'est-à-dire entre celui à qui l'on écrit et celui qui écrit. Il y a des codes qui n'appartiennent qu'à l'émetteur et au récepteur. On voit bien là la limite et le danger pour l'intégrité d'une syntaxe un peu plus traditionnelle. Si on considère que l'écriture c'est penser, savoir écrire c'est savoir penser, et la maîtrise de la langue c'est aussi la maîtrise de la pensée. C'est bien les deux qui sont en étroite collaboration ; on peut aussi dire que le numérique permet, et c'est bien dans ce sens je crois qu'il faut le voir aujourd'hui, de mieux écrire. Notamment pour des élèves qui sont un tout petit peu fâchés avec l'écrit ou avec l'oral d'ailleurs. La production d'écrits par le numérique peut être une façon de prendre confiance et de passer ainsi à l'écriture c'est-à-dire éventuellement à la calligraphie. Dans le concours, je l'ai vu, l'art d'écrire est aussi sollicité ; les belles lettres, la façon aussi égalent un art graphique. Le numérique peut aussi permettre l'écriture à plusieurs. On dit souvent que l'écriture est un acte solitaire, c'est vrai puisque l'acte d'écrire est le fruit d'une imagination singulière. Mais il peut y avoir à certains moments une écriture collaborative qui peut être extrêmement productive. C'est le cas par exemple d'ateliers d'écriture avec l'aide du support numérique pour permettre à des élèves qui sont plus talentueux a priori dans l'écriture, d'entraîner dans un texte écrit à plusieurs, des élèves un peu moins aguerris ou un peu plus en retrait par rapport à l'acte d'écrire.

Je m'adresse aux professeurs, l'écriture collaborative a des vertus, elle ne peut remplacer l'écriture individuelle mais dans un souci d'entraînement on peut effectivement la promouvoir.

Je ne veux pas être trop long, mais je suis un ancien professeur de lettres et je le revendique, je tenais simplement à dire que j'espère que ce type de concours, par les valeurs qu'il porte, puisse perdurer et amener d'autres élèves, d'autres établissements à participer. Je sais que les établissements sont très souvent sollicités par des concours et que le respect des programmes, la programmation voulue par le professeur ont parfois du mal à être compatibles avec ces concours. Mais je pense qu'il y a quand même quelques thématiques, quelques formes, et celui-ci en est un, le concours de défense et illustration de la langue française au même titre que le concours concernant « La Résistance et la Déportation ». Ce sont des pièces maîtresses, des concours auxquels on ne peut manquer je crois de participer parce qu'il se joue trop de choses en termes de mémoire, de valeurs, d'accès à la citoyenneté. Ce sont bien les

mêmes valeurs, je cite deux concours mais finalement les valeurs qui les traversent sont un peu les mêmes dans des contextes différents.

Merci beaucoup et félicitations aux élèves qui sont aujourd'hui primés, félicitations aussi à tous ceux qui ont participé, c'est très important. Félicitations particulières aux talents qui ont été finalement valorisés par le jury. Merci aussi aux professeurs ici présents et à tous les professeurs qui ont su, dans ou à côté de la classe, donner envie, accompagner, encourager, donner confiance aux élèves dans cet acte d'écrire. Merci aussi bien sûr aux chefs d'établissements qui ont permis cela. Merci aux parents d'élèves, qui ont accompagné à leur façon cette envie d'écrire et qui vont peut-être la prolonger parce que je crois que lorsqu'on a commencé on a du mal certainement à s'en départir.

En tout cas, récemment, j'ai eu moi-même un bonheur immense : le cadeau d'une élève qui était en troisième, qui est maintenant en seconde, qui a fait don du livre qu'elle avait écrit. Elle m'a fait transmettre ce livre, un petit livre qui a une valeur immense, il a été publié d'ailleurs. C'est une attention extrême qui m'a énormément touché. C'est certainement quelqu'un qui a commencé par des ateliers d'écriture, par des essais pour en arriver à finaliser ce qui tout simplement peut être considéré comme une œuvre d'art.

Merci à tous pour votre attention.



Monsieur le directeur académique,
Monsieur le président,
Monsieur le directeur de l'IUT,
Mesdames, messieurs,

C'est un grand plaisir pour moi de participer aujourd'hui à cette remise des prix aux lauréats. Je crois que vous êtes plus de 60 élèves à avoir participé à ce concours. On a regardé les textes qui ont été primés et je dois dire que nous avons été très impressionnés par la qualité et la diversité de ces textes. Je voudrais aussi féliciter vos enseignants qui ont eu un rôle crucial pour organiser, faire vivre ce concours, et bien entendu monsieur BROQUA, le président de l'AMOPA.

Tous ensemble ils ont contribué à faire ressortir ces exercices, ces petites pépites de la langue française qui permettent en ce jour de donner un certain souffle à notre langue qui est ce bien que nous partageons tous.

Monsieur le directeur académique a présenté l'ouvrage de Joachim du BELLAY qui a donné son nom à ce concours « Défense et illustration de la Langue française ». Effectivement c'est le début d'une grande aventure, l'aventure du français, du français comme langue érudite, comme langue du savoir, comme langue des sciences, comme l'a rappelé monsieur le directeur de l'IUT, mais aussi comme langue de pouvoir, de l'administration. Encore aujourd'hui, c'est une langue qui joue un rôle central pour le fonctionnement à la fois politique et économique, non seulement de la France mais d'un grand nombre de pays dans le monde et même de l'Union européenne.

La création d'une langue commune qui s'est faite dans ce 16^e siècle que monsieur le directeur académique a évoqué, c'est un caractère particulier en France, qu'on ne retrouve pas dans d'autres pays. Chez nous cette langue est un des ciments de notre identité nationale. Elle a donné lieu, elle a été le terreau d'une série de mouvements intellectuels qui ensuite ont eu un retentissement mondial à commencer par les Lumières très directement liées avec les exigences de clarté, de pensée profonde mais en même temps directement accessibles, qui ont été mises en avant par le mouvement de la Pléiade et qui ensuite ont irrigué toute notre culture nationale.

Quelques siècles plus tard vous nous avez fait le plaisir de travailler sur des textes, à l'initiative de l'AMOPA et vous avez montré une fois de plus la richesse et la créativité qui sont sous-jacentes à notre langue française. Alors monsieur le directeur académique a rappelé les différents thèmes qui ont été proposés cette année, d'une certaine manière il les a illustrés, presque traités pourrait-on dire.

Je ne vais pas revenir sur les premiers d'entre-eux, le bonheur est un magnifique thème, mais juste pour terminer je voulais peut-être dire quelques mots au sujet du dernier de ces thèmes qui était celui de l'écran et de notre rapport à la réalité à travers les écrans. Naturellement c'est un thème qui est extrêmement riche parce que le sujet est très ambigu. Je crois que monsieur le représentant de LA POSTE a très bien montré l'ambivalence de l'écran qui est à la fois d'une certaine façon l'ennemi, c'est un peu notre réaction première, de l'écrit qu'il semble remplacer et qui en même temps donne naissance à un nouvel écrit dans lequel j'en suis certain, la langue française pourra trouver sa place.

Et lorsque l'on réfléchit un peu au thème de l'écran, c'est par là que je voulais finir, on pense, on peut penser à un texte qui nous a beaucoup inspirés. Ce texte nous vient de l'Antiquité, Antiquité grecque. Je pense au mythe de la caverne évoqué par PLATON qui traite justement de ce thème de l'écran et de notre rapport à la réalité à travers l'apparence. Pour resituer un peu ce mythe, parce que c'est un mythe platonicien auquel je fais référence : nous avons une caverne dans laquelle sont enchaînés des

hommes, lesquels ne sont jamais sortis au jour. Ils n'ont simplement jamais vu la lumière du jour, ils ont toujours vécu dans cette caverne, ils ne connaissent qu'un faible rayonnement qui vient d'une flamme placée derrière eux et qui projette des ombres sur les murs de la caverne. Tout ce qui se passe à l'extérieur est reflété par cette flamme et apparaît sur les murs ; les hommes qui sont dans cette caverne ne connaissent que ces ombres. De même pour les sons, ils n'ont qu'un vague écho reflété par la caverne tout aussi déformé que ce qui vient de l'extérieur. Le mythe commence à partir du moment où l'un d'entre eux peut se détacher de ses chaînes. On le détache ou il se détache, et il se lève et il gravit cette caverne, il va vers la sortie, et là il est tout simplement ébloui. D'abord il ne voit rien, il y a cette lumière vive qui l'empêche de percevoir quoi que ce soit, il a mal, et il n'a qu'une seule envie, celle de repartir, de revenir dans la caverne. Mais parfois l'un d'eux, qui arrive à avoir une vue en dehors de la caverne reste parce qu'il y est forcé ou parce qu'il a l'idée, l'intuition, qu'il y avait quelque chose à voir et il s'y habitue. Et alors, il commence à regarder le monde. Une fois qu'il s'y est habitué, qu'il a vu la différence entre le monde et ce qu'il percevait avant, il revient dans la caverne. Il essaye de persuader ses anciens camarades, qui sont toujours prisonniers, de faire comme lui, de se libérer et de revenir, mais naturellement il est extrêmement mal accueilli. Ce qu'il présente comme étant une vérité, une réalité supérieure, est vu comme étant une forme de violence, et ses camarades au moins au premier abord, refusent tous de le suivre et il doit à ce moment-là déployer des efforts extraordinaires pour convaincre. Ces efforts extraordinaires c'est ce que l'on appelle la pédagogie. C'est l'activité de tous vos enseignants, c'est l'activité qui nous réunit aujourd'hui, et c'est celle qui permet la transmission de notre langue française qui est notre bien commun.

Alors pour terminer, je voudrais citer, vous lire un petit extrait de PLATON qui illustre ce qu'est l'éducation. J'espère que le président ne pensera pas que je plagie, je reconnais mon plagiat en tout cas... « L'éducation est donc l'art qui se propose ce but, la conversion de l'âme, et qui recherche les moyens les plus aisés et les plus efficaces de l'opérer ; elle ne consiste pas à donner la vue à l'organe de l'âme, puisqu'il l'a déjà ; mais comme il est mal tourné et ne regarde pas où il faudrait, elle s'efforce de l'amener dans la bonne direction ».

Je pense que c'est à quoi concourt cet exercice auquel vous vous êtes livrés, c'est regarder un peu plus dans la bonne direction.

Je tenais donc à vous féliciter tous de votre participation à ce concours et encore une fois à féliciter vos enseignants, et monsieur BROQUA le président de l'AMOPA, qui ont contribué et qui contribuent encore à faire éclore les petites pépites qui nous sont présentées aujourd'hui et qui seront plus tard les fleurs qui illustreront notre belle langue française.

Merci.



Monsieur le directeur de cabinet,
Monsieur le directeur académique
Monsieur le directeur de l'IUT,
Messieurs les délégués du groupe LA POSTE et de la MAIF,
Mesdames, Messieurs,

Je crois qu'aujourd'hui tous les adhérents de la section AMOPA des Landes remercient particulièrement les élèves qui se sont inscrits et ont participé aux concours 2012-2013. Ces élèves sont jeunes et il faut de l'audace, il faut du courage, pour relever ce défi et pour se mesurer aux autres. Et ils l'ont fait, c'est une très bonne initiative. Ils nous ont dit avec clarté leur éblouissement devant certaines choses que nous trouvons dans notre société, ils ont exprimé leur joie, leur allégresse également, mais aussi leur souffrance et leurs angoisses. Ils ont dû se rendre compte également qu'écrire n'est pas une chose aisée. Il est des jours ou des moments où, les idées, les phrases viennent spontanément à l'esprit : le stylo danse sur la feuille de papier. Mais il est également des moments où l'on n'arrive pas à composer une phrase simple : dans ce cas-là le stylo est frappé de paralysie. Je crois donc qu'il faut tous les remercier.

Nous remercions également les professeurs qui les ont aidés, conseillés, encouragés, parfois même en dehors de leur temps de travail ce qui est une chose effectivement remarquable.

Dans les trois concours que proposait l'AMOPA cette année, il y a premièrement le concours de réhabilitation de l'écriture, et là nous avons été émerveillés par l'écriture des jeunes élèves de CE1, CE2, CM1, CM2 et deux élèves de cinquième. C'est une écriture bien formée, élégante, dans laquelle on voyait effectivement beaucoup de soin et de personnalité.

Dans le second concours, l'expression écrite, les élèves avaient le choix, presque tous ont opté pour le sujet proposé par l'AMOPA nationale, c'est-à-dire une journée sans écran. Nous avons lu deux types de devoirs, dans le premier nous avons vu que nos jeunes élèves sont effectivement passionnés de nouvelles technologies, totalement dépendants, mais ils se sentent bien, ils se sentent sûrs, dominateurs devant leur écran. Et puis d'autres camarades, en l'absence de leur écran, sont ouverts davantage à d'autres mondes.

Ils se sont rendu compte que sourire à une personne en difficulté, l'aider, l'encourager, parler avec autrui, leur ont permis de nouer des relations solides et des amitiés remarquables.

Dans le dernier concours, concours de la jeune poésie, les élèves, très jeunes, ont levé les yeux vers le ciel et ils ont observé longuement le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, d'autres la vie secrète des animaux dans les bois, d'autres encore ont été sensibles à la force de l'amitié, ou bien à la beauté d'une rose et puis certains ont dénoncé les dangers du tabac et les horreurs de la guerre. Tous ces devoirs, même s'il y a eu cette année quelques petits incidents, ces devoirs nous avons eu beaucoup de plaisir à les lire et les relire parce qu'ils étaient authentiques, frais et personnels, rédigés dans une langue bien maîtrisée dans l'ensemble, avec un bon emploi des temps du passé, ce qui n'est pas évident. Vous savez, parfois, employer un passé simple ou un imparfait n'est pas une chose tout à fait aisée.

Donc nous remercions de nouveau ces élèves qui ont bien défendu la langue française et je crois qu'ils méritent le respect.

Avant de remettre les prix, je souhaite vous présenter les membres du jury : madame DUPONT, madame GAUTHIER, madame MOQUEL, et j'ajouterai madame DUPOUY qui a été correctrice avec nous l'an dernier. Elle ne l'a pas été cette année mais en revanche, avec un très grand soin, une certaine élégance, elle recopie les appréciations portées par les membres du jury sur les diplômes que nous allons remettre à ces jeunes élèves.



Concours de réhabilitation de l'écriture

Participation avec encouragement

Mlle	DUCROCQ	Emma	CE1
M.	BOULET	Mahé	CE2
Mlle	CARTIER	Sarah	CE2
M.	FORT	Morgann	CE2
Mlle	GRIMM	Ludmila	CE2
M.	GUILLARD	Dorian	CE2
Mlle	LE BAIL	Emma	CE2
M.	PIEDBOUT	Yannis	CE2
Mlle	TRAN VAN NOC	Alexia	CE2
M.	CORENTIN	Bruno	CM1
M.	HERRY	Hugo	CM1
Mlle	LATAPIE	Laurie	CM1
M.	LESCARRET	Tom	CM1
M.	PACAUD	Titouan	CM1

Concours d'expression écrite

Sélection départementale

M.	RICHARD	Antoine	6 ^{ème}
Mlle	SILVA	Lisa	6 ^{ème}
Mlle	CELMA	Amandine	5 ^{ème}
Mlle	CAULE	Clémence	3 ^{ème}
Mlle	CHAROLLAIS	Élisa	3 ^{ème}
Mlle	FLORIO	Tessa	3 ^{ème}
Mlle	JULIAC	Léa	3 ^{ème}

Sélection pour participer au niveau national

Mlle	CLAVERIE	Amandine	5 ^{ème}
------	----------	----------	------------------

Concours de la jeune poésie

Sélection départementale

M.	PICAT	Arnaud	6 ^{ème}
Mlle	ALVES	Lucie	6 ^{ème}
Mlle	BELLIN	Lilou	6 ^{ème}
Mlle	JEANSON	Louise	6 ^{ème}
M.	MARSAN	Tom	6 ^{ème}
Mlle	MOSER	Clara	6 ^{ème}
M.	FRANCOIS	Alexandre	6 ^{ème}
Mlle	MONIZ	Samantha	6 ^{ème}
M.	SAUVAGE LAVAL	Nathaël	6 ^{ème}
Mlle	VILLENAVE	Alexane	6 ^{ème}
M.	RICARD	Romain	5 ^{ème}
M.	BRAIDA	Jérémie	5 ^{ème}
M.	JEANSON	Julien	5 ^{ème}
Mlle	PERSILLON	Marine	5 ^{ème}
Mlle	BARRERE	Romane	5 ^{ème}
Mlle	CHIBRAC	Éléonore	5 ^{ème}
Mlle	DUCASSE	Linda	2 BP ASSP
Mlle	LEFEBVRE	Marie	1 BP Log
Mlle	DAURIS	Joséphine	1 BP ASSP

Sélection pour participer au niveau national

Mlle	RENARD	Manon	5 ^{ème}
------	--------	-------	------------------

Le florilège des devoirs des concours est disponible auprès de votre président, pour éviter les frais postaux, il sera mis à disposition lors de l'Assemblée générale et de nos activités annuelles. N'hésitez pas à le demander !

Une bonne collation terminait cette agréable après-midi et permit des échanges fructueux et conviviaux entre élèves, professeurs, personnalités et membres de la section.

Les établissements et les professeurs ont également reçu leur prix au bénéfice des classes et centres de documentation.



Fin d'année

Nous avons mis en place la journée de fin d'année, dont le but était d'intégrer au mieux les nouveaux médaillés dans notre section et surtout leur donner l'envie et le désir d'adhérer.

Quelques-uns ont participé et nous ont rejoints dans l'association. (La journée comportait le repas au restaurant le Bel Air à Saint Avit, puis la visite des Archives départementales, celle de la préfecture et enfin la cérémonie de remise des décorations).

Cette année nous avons renouvelé l'expérience mais sans succès... Comment donc attirer les nouveaux médaillés, leur faire vivre une journée d'activité de notre section, échanger avec eux, s'ils ne font nullement l'effort de participer ?

Certes le double report de la cérémonie de remise des médailles en raison de l'emploi du temps de monsieur le préfet n'a pas facilité les choses. Ces deux reports bien compréhensibles sont-ils malgré tout la cause de la non participation des nouveaux ? J'ai un doute sérieux.

Nous avons donc maintenu le repas, avec cette année la visite du SDIS, la cérémonie de remise des prix étant reportée de quelques jours.

Je pense malgré tout qu'il faut maintenir cette journée de clôture de l'année et d'accueil des nouveaux. Peut-être faudra-t-il la modifier, la restructurer, la présenter autrement... Nous y réfléchissons et nous ferons le maximum.

Pour la petite histoire, et il faut bien un brin d'humour... je note l'impatience d'un de nos amis qui s'est présenté au restaurant... huit jours trop tôt... Dois-je dire qu'il s'agit d'un très aimable colonel de gendarmerie honoraire ?

12 h 20, je rentre du lycée, téléphone... Madame, son épouse...

« Bonjour monsieur BROQUA, mon mari est-il arrivé ?

- Non... pourquoi, il doit venir ?

- Vous ne mangez pas ensemble ?

- Autant que je sache, non...

- C'était pour lui dire qu'il a oublié ses papiers et son téléphone... »

Un éclair de bon sens dans ma tête...

« Mais où est-il ? À Saint Avit ? Mais c'est la semaine prochaine ! »

Madame n'a pas été surprise...

Et puis deux semaines plus tard, 12 h 20, je rentre du lycée... appel téléphonique...

« Bernard, je suis à Saint Avit... au restaurant, mais je ne vois personne ! »...

Voici donc un deuxième « étourdi » ! « Jamais deux sans trois » dit la sagesse populaire, mais cette fois-ci, il n'y eut pas de troisième !

Dur d'être un bébé disait la chanson... autrement dit dur d'être président, d'être BB ! Mais tout cela est si mignon que j'en garderai de bons souvenirs !

Repas du 18 décembre 2013,
Restaurant « Le Bel Air » de Saint Avit.

Bernard BROQUA est un président exceptionnel car, non seulement il négocie un excellent repas au moindre coût, mais il s'assure aussi des services de la météo lui promettant ciel d'azur et franc soleil pour notre dernière sortie 2013 ! La tradition du « quart d'heure » landais (voire plus) est respectée et c'est caressés par les rayons d'un chaud soleil de fin d'automne que les premiers arrivés peuvent échanger en attendant les quelques retardataires.



À peine entrés dans le restaurant, une alléchante odeur de cuisine nous chatouille les narines. Nous retrouvons le cadre chaleureux du « Bel Air » et le sourire d'Isabelle la propriétaire. Le président remercie les convives, accueille les nouveaux et présente les excuses des absents. Il redonne le programme de l'après-midi amputé de la cérémonie de remise des Palmes Académiques, monsieur le préfet étant indisponible. Fort heureusement, l'accueil au Service Départemental d'Incendie et de Secours est maintenu.



L'annonce du menu était prometteuse et effectivement nous ne sommes pas déçus : bonne soupe campagnarde, aumônière de chèvre chaud aux pommes fruits, axoa de veau pommes vapeur, tiramisu et sauce au chocolat, tout cela accompagné de vins rosé ou rouge et suivi du café. Seule petite ombre au tableau : l'apéritif ! Impossible cette année encore de percer le secret du « petit plus » de cette délicieuse sangria blanche ! Ce n'est pas faute de déploiements de charme auprès d'Isabelle, le mystère subsiste et pour longtemps sans

doute.

Un grand merci collectif à nos hôtes et en route pour la visite du SDIS.

Béatrice RÉMONT



SDIS

Les Landais et les pompiers, c'est une longue histoire, pas toujours sereine d'ailleurs... Les plus âgés se souviennent sans doute des querelles relatives par exemple à l'usage des contre-feux... Je passe sur les longues années, presque 20 ans, de quiproquo en ce qui concerne le financement du corps des sapeurs-pompiers forestiers.

Mal aimés nos pompiers landais, certainement pas ! Que l'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas écrit !

Notre territoire, comme ceux de la Gironde et du Lot et Garonne, est particulier : il est largement planté de pins qui constituent comme chacun sait la plus grande forêt non pas naturelle mais cultivée d'Europe. Dans les années 1800, notamment en 1889, elle connut d'importants incendies ravageurs que les moyens de l'époque, limités, non coordonnés, ne permettaient pas de maîtriser rapidement. Malgré tout la grande chance alors venait d'une part de l'occupation de la forêt par les résiniers, les bergers, qui décelaient rapidement un départ de feu, d'autre part de la participation de la majorité de la population au combat contre les flammes. Quelques pelles, quelques branches, un peu d'eau et surtout de la bonne volonté rendaient possible la lutte contre le feu. Dans les cas graves, l'abatage de jeunes pins disposés judicieusement à l'encontre de la progression du feu, ou l'usage de contre-feux, permettait avec beaucoup de chance de stopper l'incendie.

C'est à cette époque, même un peu avant qu'est née ce qui est actuellement la Défense de la forêt contre l'incendie, DFCI, organisation syndicale, qu'il ne faut pas confondre avec les sapeurs-pompiers. C'est désormais une association loi 1901, qui œuvre pour prévenir le risque de feu. Elle coordonne les travaux proposés par les Associations départementales, propose des études, des commissions techniques en vue de mieux protéger le massif forestier, elle recueille les financements destinés à la réalisation des travaux, enfin elle représente ses membres auprès des Pouvoirs publics.

Au fil des ans partout en France se sont organisés des corps de sapeurs-pompiers. Comme partout, dans nos Landes, en sus de la protection de la forêt il s'agissait aussi de combattre les feux des bâtiments, puis de porter secours aux personnes et aux biens.

Depuis le Moyen-Âge, il existait des structures dans chaque ville et village : la lutte contre le feu c'était pour simplifier, l'eau et la part du feu...

L'eau : les chaînes humaines et beaucoup de seaux... Puis au siècle de la révolution industrielle l'apparition et l'usage de pompes, d'où le nom de pompier. Mais tout cela n'était bien souvent pas suffisant, et pour éviter que le feu ne se transmette de maison en maison, on abattait tout simplement les constructions de part et d'autre de l'incendie, un travail de sape des bâtiments pour les faire s'écrouler laissant sa part au feu, d'où le nom de sapeur.

Mais revenons à nos pompiers landais.

1949 : chacun, fils ou fille du pays, se souvient de cette année dramatique, de cet important feu qui recouvre Bordeaux de ses



centres. En plein jour on n'y voit pas plus que la nuit ! Ce qui laisse imaginer l'intensité de l'incendie qui de ses basses œuvres brûle à cinquante kilomètres de là jusqu'à menacer la banlieue bordelaise.

Il s'agit d'une véritable tempête de feu, ravageant tout sur son passage ! 50 000 hectares détruits, et surtout 82 morts ! N'oubliez pas, si vous passez à Canéjan et à Cestas, de prendre 5 minutes, pour vous incliner devant les monuments en hommage aux victimes : pompiers, bénévoles, et 23 militaires du 33^e régiment d'artillerie de Châtellerault. Mon parrain, frère de ma maman, était présent avec ses compagnons du 33^e de Châtellerault. Il m'a raconté, peu, par pudeur et douleur, cet incendie... Je ne rentrerai pas dans les querelles de l'époque, les accusations... Nous étions tout juste quelques années après la guerre de 39-45 ! Les coupe-feu n'étaient certes pas bien entretenus... à qui le reprocher, il y avait tant à faire par ailleurs pour tout reconstruire... Les moyens de lutte contre l'incendie bien faibles... La France manquait de tout alors, mais pas de bonne volonté, de courage...

Cet incendie, terrible, destructeur, mortel tant pour les hommes que pour la forêt a été un déclencheur positif. La nature humaine est ainsi faite, il faut parfois une bonne claque pour réagir positivement !



Dans les Landes, la Gironde et le Lot et Garonne a donc été créé un corps de sapeurs-pompiers forestiers, de tout temps à jamais les seuls de France ! Des pompiers professionnels, ce qui est rare !

En effet, en France, les sapeurs-pompiers sont de trois sortes (Hors pompiers du secteur privé) :

- Les pompiers militaires (Ministère de la Défense) : pompiers de Paris, de Marseille, et on l'oublie souvent les pompiers de ce qui est pour les Landais le CEL de Biscarrosse, et puis tous les pompiers des bases aériennes dont Mont de Marsan.

- Les pompiers professionnels (Ministère de l'Intérieur) : présents dans tous les départements et les grandes villes.

- Les pompiers, ex-bénévoles, aujourd'hui volontaires : même formation que les pompiers professionnels, théoriquement. Ce sont des civils qui se mettent à disposition de nos communautés pour la défense des biens et des personnes. Il s'agit du plus grand nombre de sapeurs-pompiers en France. On peut s'interroger d'ailleurs sur cet appel massif de volontaires et sur cette gestion particulière, surtout en période de chômage... Pourquoi les pompiers ? Pourquoi pas des policiers volontaires... Des gendarmes volontaires et non pas réservistes ce qui est bien différent. Des inspecteurs des impôts volontaires... Des professeurs volontaires...

Petite réflexion personnelle : les sapeurs-pompiers ont des grades équivalents à ceux de l'armée, mais celui de général n'existe pas au ministère de l'Intérieur. Je m'étonne souvent de cette gestion disparate bien française... Gestion bien particulière des grades, des fonctions, des titres, des diplômes, des services, de tous ces étages administratifs, etc... L'esprit français serait-il compliqué ?





Revenons à notre corps des sapeurs-pompiers landais.

Le Colonel BOURDIL, directeur départemental, et le Lieutenant-Colonel ANTONINI, directeur opérationnel, retenus pour cause de Conseil d'administration au Conseil général, nous sommes donc reçus très amicalement par le Commandant Lionel CAZASSUS (Chef du Service Prévision) et le Lieutenant Roland COUSTAT (Responsable du CTA/CODIS).

Tous deux nous présentent l'historique rapide et le fonctionnement du SDIS avant de nous inviter à visiter le CTA, le CODIS et le hangar où est entreposé le matériel prêt à partir en intervention.

Avant 1994 : des professionnels, les sapeurs-pompiers forestiers, des casernes réparties dans la zone forestière. Le poste de commandement est alors situé à Mont de Marsan, route de Sabres. L'équipement : les vieux mais très performants GMC. Sur tout le territoire landais : des sapeurs-pompiers bénévoles.

En 1994 : changement complet de gestion : la fusion entre le corps des forestiers et les corps communaux devient effective, est alors créé le corps départemental des sapeurs-pompiers des Landes.

En 1996, conformément à la loi, le Service départemental d'incendie et de secours (SDIS) devient un établissement public autonome. Il est placé sous la double autorité du préfet des Landes (en ce qui concerne l'activité opérationnelle, la prévention, la prévision et la formation) et d'un représentant du Conseil général qui assure la présidence du Conseil d'administration (responsable de la gestion administrative et financière).

Le SDIS des Landes comporte trois directions : opérationnelle, territoriale, administrative et financière, huit groupements territoriaux ou fonctionnels, quatre compagnies territoriales, un service de santé et de secours médical.

Les compagnies territoriales (Mont de Marsan, Biscarrosse, Dax et Côte sud) regroupent les divers centres (centre de première intervention CPI, centre d'incendie et de secours CS, centre de secours principal CSP).

1 940 personnes : tel est l'effectif du SDIS des Landes, 299 sapeurs-pompiers professionnels, 1 578 volontaires et 63 personnels administratifs et techniques. Cela représente une enveloppe salariale de plus de 17 millions d'euros.

Son budget est d'environ 40 millions d'euros, qui sont affectés pour 31 millions pour le fonctionnement et

8 millions pour les investissements. Ce budget provient pour presque 65 % du Conseil général, pour presque 35 % des 331 communes du département, le reste étant constitué de recettes diverses.

Les diverses interventions sont coordonnées par le CTA/CODIS. Le centre de traitement de l'alerte, que l'on peut joindre par le 18, déclenche les interventions. Attention, ce n'est pas le standard des pompiers ! Le 18 ne doit être utilisé que lorsqu'une intervention est nécessaire. Le CODIS, centre opérationnel départemental d'incendie et de secours, coordonne les interventions. Il est immédiatement informé des opérations déclenchées et de leur évolution.

Pour mener à bien les diverses interventions, il faut certes des hommes mais aussi du matériel ! 510 engins roulants, 680 groupes auxiliaires (tronçonneuses, motopompes, embarcations, groupe de désincarcération, groupes électrogènes, ...).



Passage de palombes ?

À tout ce matériel, parfaitement entretenu, moderne, il faut ajouter PRODALIS, programme de détection automatique et de localisation des incendies par surveillance vidéo ! Chacun se souvient sans doute des tours de guet réparties sur notre territoire landais et du pompier, perché tout là-haut avec ses jumelles et surveillant la forêt. Malheureusement, en cas d'orage cela était dangereux et coûta la vie à un pompier. Une solution fut donc mise en place : des caméras en haut des tours de guet et le traitement informatique des données recueillies. 18 tours de guet surveillent en permanence notre forêt.

À noter également en 2012 l'utilisation d'un drone pour l'aide au commandement.

Les pompiers des Landes ont bien compris la nécessaire adaptation aux techniques modernes pour la lutte contre les feux de forêt.

Nous avons été très bien reçus, nous avons passé une très bonne après-midi en compagnie des hommes du feu. Nous avons découvert des équipements de qualité, des hommes dévoués et compétents, qui disposent d'un centre de formation performant.

Mais n'oublions jamais que la meilleure protection contre les accidents et le feu est la prévention. Prudence, sur route, à la maison, lors de promenades en forêt. La formation, l'information sur les divers dangers permettent d'éviter aussi bien des drames et parfois de sauver des vies.

Remise des Médailles

La cérémonie de remise des médailles s'est tenue le mercredi 8 janvier 2014 dans les salons de la préfecture de Mont de Marsan comme il est désormais de tradition.

Presque tous les médaillés ont répondu présents, mais hélas pas tous... C'est fort dommage, et hors ceux empêchés pour raisons diverses, il y a aussi ceux qui n'attachent aucune importance à la distinction qui leur est faite. C'est regrettable, et un entretien préalable me semble indispensable avec l'éventuel récipiendaire. En général cela se fait dans de bonnes conditions, mais peut-être serait-il bon de réfléchir, en général, sur le mode d'attribution des Palmes académiques et autres distinctions. Cette réflexion doit se faire me semble-t-il au niveau national. Mon esprit cartésien m'incite à croire que pour éviter bien des dérives, un cadre strict doit être fixé en ce qui concerne l'attribution des distinctions honorifiques...

Nous avons eu le plaisir cette année encore de participer à une très belle cérémonie. Monsieur le préfet nous accueille toujours avec beaucoup d'égards. J'ai reçu avec plaisir quelques messages de remerciements des récipiendaires pour la qualité de la cérémonie. Nous avons eu depuis quelques adhésions...

Chaque récipiendaire reçoit après la cérémonie l'ensemble des photographies et grâce à la collaboration efficace de madame ROUMÉGOUX de la direction académique, son avis de nomination ou promotion.

Je tiens à remercier tous ceux grâce à qui cette cérémonie se tient dans de bonnes conditions.

Je remercie également à la MAIF qui nous offre une sacoche pour chaque récipiendaire dans laquelle nous glissons quelques documents concernant l'AMOPA, la section, quelques BAL et bien sûr un bulletin d'adhésion. Un grand merci à notre secrétaire Jean-Marie LAURONCE qui très dynamiquement remet ce petit cadeau de bienvenue à chacun.

Merci aussi à notre photographe de service... en général Jacques DUPONT qui cette année, empêché, a été remplacé au pied levé et brillamment par notre fidèle Georges RÉMONT.

Je n'oublie pas l'épouse de notre président du jury des concours Bernard MAIGRE qui a agencé avec un goût certain la table de présentation des médailles.

Je ne peux que me réjouir de toutes ces participations, bénévoles et amicales.

Il me faut également remercier les services de la préfecture qui contribuent à la préparation de cette cérémonie, tout comme ceux de la direction académique.

Un grand merci aussi à monsieur le préfet qui nous reçoit chaque année et à monsieur le directeur académique qui font de cette cérémonie un moment solennel comme il se doit mais également très convivial.

B. BROQUA



Derniers détails à régler...



Monsieur le préfet, monsieur le directeur académique et votre président de section : dernière mise au point pour une cérémonie de qualité...



Sérieux, solennité mais aussi complicité et bonne humeur !



Grade d'officier bien mérité pour notre président du jury des concours

Récipiendaires

Chevaliers

Mme BARADAT-RISTOR Marie-Claude
M. BELLEGARDE Serge
Mme CAZALAS Marie
M. CAZAUX Michel
Mme DARNAULT Mugette
Mme DARTIGUELONGUE Francine
Mme DUCOUT Valérie
Mme DUJEAN Maïté
M. FRICOT Éric
Mme GALAND Suzan
Mme LACOUTURE Marie-Thérèse
Mme LALANNE Nathalie
Mme LARA Karine
M. LAROUMAGNE Jean-François
Mme LATASTE Maryse
Mme LEVEILLARD Anne-Marie
M. MARTIN Fabrice
M. PETIBOUT Gilbert
Mme PIERRU Anne-Marie
Mme RIPOSI Élisabeth
Mme ROBITAILLE Ghislaine
Mme VALÉRY Lore
Mme SONNET Danièle
M. SOYEZ Patrick
M. VINOT Patrick

Officiers

M. BAYSSELANCE Jacques
Mme BIROU Béatrice
Mme BOURDET Marie-Paule
Mme DUCOURNEAU Véronique
M. MAIGRE Bernard

Commandeur

M. WARGNIER Patrick

Le BAL adresse ses sincères félicitations aux nouveaux médaillés et promus.



Les récipiendaires avec Préfet, DASEN et Président pour la photo souvenir

Village

La nouvelle qui suit m'a été inspirée par le drame survenu dans le petit village de Listo en vallée d'Ossau en 1893. Ce village haut perché se situe au-dessus de Louvie-Soubiron à gauche de Laruns, en allant vers le pic du Midi d'Ossau. Belle balade à faire depuis ce village pour les bons marcheurs.

Jacques DUPONT



Photographie extraite du site <http://lespassionsdebasile.blogspot.fr/>

Bâti à 845 mètres d'altitude sur un épaulement du pic d'Auzu, au-dessus du ravin du Canceigt, Listo se trouve sur l'ancien chemin traversant le territoire de Louvie-Soubiron de la vallée d'Ossau à celle de l'Ouzom pour atteindre le hameau des Eschartès et la mine de fer de Baburet. Les pentes entourant le village ont été cultivées jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Listo figurait sur le dénombrement ordonné par Gaston Phœbus en 1385 comme un village comptant trois feux. Puis en 1487, Listo est de nouveau mentionné (Lobier et Listo, notaires d'Ossau). En 1615, les deux villages de Listo et de Louvie furent conjointement élevés en ruffebaronnie, un ruffebaron étant un titre situé, dans la hiérarchie seigneuriale béarnaise, « juste après les barons ».

Le drame de 1893

Le 20 novembre 1893, neuf hommes, trois du hameau de Listo et six de Louvie-Soubiron, partirent à la recherche de deux juments bloquées par la neige. Ils furent emportés par une coulée de neige. Un seul survécut.

À la suite de ce drame, le hameau fut peu à peu délaissé. Listo et sa quinzaine de bâtiments, devint un village abandonné envahi par les ronces et tombant en ruines.

La renaissance du hameau

Un chevrier et sa famille demeurent encore à l'année dans le hameau depuis 1986. Les autres maisons et les granges sont devenues des résidences secondaires.

Source Wikipedia

VILLAGE

Le village ne se découvre qu'au dernier moment. Pour y accéder, il faut d'abord monter une petite route en lacets dont la déclivité est parfois impressionnante. « Pour venir chez nous disaient

les anciens cela se mérite ». De part et d'autre de cet accès sont disposées des petites parcelles inégales de terres soit cultivées, soit réservées au pacage des bêtes, la plupart du temps des moutons. Ces lopins de terre sont entourés de murs de pierres sèches posées les unes sur les autres. Ces murs ont été montés et entretenus patiemment par des générations de propriétaires. Une barrière amovible en ouvre ou en interdit l'accès. Au détour d'un virage, le village apparaît. Il est à mille deux cents mètres d'altitude et bien souvent l'hiver, il est inaccessible par des moyens modernes. À l'entrée, la route s'élargit en forme de petite place afin de permettre l'arrêt des voitures, par exemple celle du facteur, car aucun véhicule ne peut entrer en raison de l'étroitesse de la ruelle. C'est un village pour piétons. En remontant la rue, on longe les maisons bâties en pierres prises à la montagne environnante. En bas, la grange avec les bêtes l'hiver, en haut le logement des humains. Une porte à deux battants permet l'entrée dans les lieux. Au fond, à droite, un enclos pour l'âne ou le mulet et le long du mur des barrières de bois faisant la largeur de la maison permettent de contenir les moutons. Les murs sont bruts d'enduit, les pierres sombres apparaissent sur leurs façades maintenues par un peu de chaux. Sur le côté gauche, l'escalier qui mène à l'habitation des humains s'ouvre dans un mur blanchi à la chaux. Ce sera le seul de la grange. En haut, un vestibule derrière une porte distribue les pièces. À droite, la pièce à vivre où trône la cheminée, seul élément de confort de la maison. Sur la pierre à évier, une pompe à main fournit l'eau nécessaire à la vie. À gauche, deux pièces servant de chambres, une pour les parents, une pour les enfants. Douze maisons de ce type constituent le village. Pas d'église, pas de mairie, mais il a dû y en avoir une il y a fort longtemps, car au bout de la rue une petite maison sans étage porte encore la mention « M A R E » en lettres bleues. Un petit escalier de deux marches permet d'y accéder. Ce bâtiment n'a pas dû servir depuis longtemps, car les volets aux deux fenêtres battent et rebattent au gré du vent de la vallée. Plus de peinture et le toit de la bâtisse commence à plier, la poutre maîtresse devant être défaillante. Si l'on continue la ruelle, c'est à dire au bout du village, cette ruelle se transforme vers la gauche en chemin muletier puis en sentier permettant le passage d'un seul humain ou d'un seul animal. En face, c'est le vide. Un creux de trois cents mètres environ qui rebondit sur un ressac, puis un autre qui mène dans la vallée où coule le torrent. C'est impressionnant, il ne faut pas être sujet au vertige à cet endroit.

Mais revenons au village et à ses habitants, je veux dire à son habitant. Lorsque dans la vallée, j'ai demandé quel était ce village haut perché et quelle était son histoire, l'épicrière à qui je prenais des provisions de pique-nique me dit « Montez et une fois dans le village, frappez à la porte de la troisième maison sur la droite, le père Lucien vous répondra. Ne soyez pas inquiet, il perd un peu la tête de temps en temps, mais il vous racontera ». Raconter quoi ! Qu'y a-t-il eu de particulier dans ce village ? Je n'ai pas pu en savoir plus. De quoi exciter ma curiosité, n'est-ce pas. Qu'auriez-vous fait vous en pareille circonstance ?

Me voilà donc à l'entrée du village après une ascension de deux heures trente. Difficile car la déclivité est importante, et je ne suis pas en plus un marcheur de grande randonnée, mais quel spectacle, et j'ai pris le temps

de le savourer. Je suis parti tôt, vers sept heures. Le soleil commençait à poindre mais n'était pas encore visible, caché qu'il était par la montagne, mais déjà ses reflets inondaient le ciel au-dessus des pics. La brume de début juin, pas très épaisse et souvent clairsemée dessinait en contrebas une mosaïque en laissant apparaître là une prairie, plus loin une forêt de hêtres, et encore ici des vaches dans un carré d'herbes. En montant jusqu'au bout la ruelle, je découvre ce qui a été cité plus haut, je n'y reviendrais pas. Je suis par contre impressionné par le silence qui règne ici. Je ne parle pas des sonnailles au loin dans certaines estives, ni du vent utilisant la petite rue comme un soufflet et exhalant au bout comme un air de sifflet. Non je parle de ce silence qui existe lorsqu'il n'y a plus de vie. Lorsque l'humain est présent, les bruits de son quotidien se font entendre. La radio, le bois que l'on fend, les paroles de l'un vers l'autre, le dessus de la cuisinière en fonte que l'on ouvre pour y mettre le bois. Et puis les odeurs : la cheminée qui fume, le pain que l'on fait cuire, la soupe qui mijote à feu doux, le café sur le coin du fourneau. Là rien de tout cela, ce village est un désert auditif. C'est un peu inquiétant, surtout pour moi qui sais qu'il y a un habitant, j'ai l'impression que quelqu'un m'observe et guette mon arrivée. Je me pose la question un moment de savoir s'il ne vaut pas mieux repartir et redescendre vers la vallée. Je me retourne et regarde le chemin qui m'a amené ici. « Et bien mon gars, qu'est-ce que tu viens donc faire ici ? Voilà une éternité que je t'observe, tu en as mis du temps pour monter »

La voix est grave, un peu rocailleuse sur certaines intonations, mais surtout roulante comme la peau d'une caisse claire de la fanfare paroissiale. Surpris, mais pas effrayé, je me retourne et je vois le personnage. Grand, au moins un mètre quatre-vingts, bien que légèrement voûté il est néanmoins charpenté, noueux, au bout de ses poignets qui sortent de la chemise pendent des mains larges comme des battoirs de lavandières. Les jambes légèrement arquées, et au bout, des grands pieds dans des sabots qui n'ont pas dû voir le cirage depuis fort longtemps supportent cette immense carcasse. Le visage sous la casquette est comme un parchemin que la pluie, le vent, le soleil ont fripé. Mais c'est dans les yeux que cela se passe. Bleus, sans fond, comme le deviennent les yeux des marins habitués à scruter l'horizon et qui à force de soleil et d'embruns sont comme délavés. Ces yeux-là ont dû regarder longtemps et fixement et les plis au coin prouvent que souvent pour se protéger des rayons de l'astre chauffant, les paupières se sont à demi-fermées. L'homme n'a pas d'âge, tout au moins je n'arrive pas à lui en trouver. « Alors mon garçon, tu n'as pas répondu à ma question, que viens-tu faire ici ? M'as-tu porté une miche de pain, car voilà un siècle que je n'en ai pas mangé ? » Je sors de mon sac à dos le pain que l'épicière m'a demandé de prendre pour le donner au père Lucien. Cela servira d'introduction, m'a-t-elle dit. Je le tends à l'homme qui le porte aussitôt à son nez et se met à le sentir, à le humer, à le respirer en émettant des grognements de satisfaction. Son visage s'éclaire et un grand sourire apparaît sur son visage faisant se tendre cette peau burinée et creusée par les rides. « Entre donc mon garçon, tu vas bien prendre un bol de lait, je n'ai pas de café, je ne sais pas ce que c'est depuis un bon moment ». Il ouvre la porte de la troisième maison sur la droite et rentre dans la grange. Une forte odeur de fumier de moutons m'agresse les narines malgré

la porte du fond ouverte sur un petit enclos jardiné. Il me précède à l'étage et le raide escalier nous mène dans le vestibule. À droite la pièce à vivre dans laquelle il y a une table, quatre chaises, un bahut, une cuisinière dont le dessus en fonte n'a pas été frotté depuis un siècle. Dans l'évier en pierre, la seule pièce qui a un peu de valeur, c'est la pompe en cuivre qui alimente la maison en eau.

« Assieds-toi me dit-il en tirant une chaise de la table, tu aimes le lait de brebis j'espère ? De toutes façons, il n'y a pas le choix, il n'y a que celui-là. Comment tu t'appelles ? Jean, c'est bien, moi c'est Lucien, tout le monde ici dit père Lucien. Tu viens d'où ? De Bordeaux, Bon Diou ce n'est pas la porte à côté. Et alors tu as décidé comme cela de monter ici, tu sais ce n'est pas tous les jours que je vois du monde. Tu me parleras d'en bas, car je n'ai pas la radio et donc aucune nouvelle, sauf le facteur qui doit venir une fois par an me porter une carte postale. Tu veux quoi toi ? »

Je décide de jouer franc-jeu avec l'homme. « Écoutez, lui dis-je, j'ai demandé à l'épicière en bas le nom du village et ce qu'il avait de particulier et c'est elle qui m'a dit de venir vous voir et que vous me raconteriez. Donc, je suis monté pour écouter votre histoire, si vous le voulez bien ».

La casserole de lait à la main, il s'avance vers la table et il remplit les deux bols qu'il y avait posés. Le lait fumant envahit la pièce de sa forte odeur de brebis. Tenant le récipient à deux mains, je plonge ma bouche dans le liquide brûlant. En relevant le nez, je vois le père Lucien qui m'observe. Son regard a changé, ses yeux ne pétillent plus comme à mon arrivée. Je sens dans ce regard de la tristesse, du désarroi, un appel vers autre chose, une question. J'ai la nette impression de ne plus être là pour lui, il est parti ailleurs dans des souvenirs qui semblent douloureux. Il s'assied lourdement, il prend son bol avec la main droite et les yeux fixés vers le mur d'en face, il trempe ses lèvres dans le lait bouillant et aspire bruyamment une gorgée de liquide. J'ai l'impression qu'il réfléchit et que boire lui donne le temps de savoir s'il va me parler ou non. Deux, trois lampées plus tard, il pose son bol. « Que veux-tu que je raconte ? Il y a si longtemps, le temps a passé et il vaut peut-être mieux ne pas le réveiller, ce passé. Et puis, elle m'embête cette Mélanie à m'envoyer du monde ici, je suis bien plus tranquille sans personne. Est-ce que je demande quelque chose moi ? » Je ne bouge pas, je n'ose pas parler, je préfère laisser passer ce moment d'interrogation et une parole malheureuse de ma part pourrait tout casser.

« C'est moi qui ai enlevé la pancarte du village, car pour moi, il n'a plus de nom. Assoste il s'appelait. Les douze maisons étaient toutes habitées depuis six générations pour certaines. Té par exemple celle à l'entrée était celle de Baptiste Dumoulin qui l'avait héritée de son père et ainsi de suite depuis cinq générations. Tout le monde se connaissait, tout le monde s'aidait au moment des foins, de la mise bas des agneaux, au moment du salage des fromages, de la tonte des brebis. Pas un bras ne manquait, et une fois par an pour la sainte Marie, nous descendions tous en bas pour assister à la messe du quinze août. L'hiver, nous vivions parfois sans voir personne pendant plus de dix jours. La route était enneigée et les gens d'en bas se seraient perdus à vouloir monter. Nous avons des provisions : jambons,

haricots, poulets, nous avons même un four pour faire le pain. Nous pouvions tenir un siège. Il ne fallait pas être malades, c'est tout. À partir du mois de juin, nous montions nos bêtes sur les hauteurs, où l'herbe est grasse après la fonte de la neige. Où les parfums de rhododendrons, de myrtilles, de thym sauvage et des genévriers envahissent la montagne et imprègnent les herbes de senteurs que l'on retrouve dans le lait et dans les fromages. Chacun à notre tour les hommes et les jeunes gens nous gardions le troupeau avec l'aide des deux labrits du village Gamin et Fauvette ».

Le père Lucien penche la tête en arrière, ferme les yeux, remonte sa casquette sur son front et s'arrête de parler. Ses mains posées sur la table frémissent et se contractent. Elles sont en train de tenir la faux, la fourche du temps de la moisson ? Elles tiennent les mamelles des brebis pour en extraire le lait. Elles plongent dans la grande bassine et préparent le fromage. Elles vivent ce passé redevenu présent, elles épousent les formes, elles sentent les contours des oreilles des chiens. Il n'est plus avec moi, il est avec les autres, avec ceux de sa vie, avec ceux de son temps et ce temps s'est arrêté avec eux. Je ne bouge pas, je respecte cet instant. Que s'est-il donc produit ? Va-t-il pouvoir me le dire, car je ne le sens plus du tout avec moi. Il ne me parle pas, mais il se parle. Il est en train de vivre sa vie.

« Il y a si longtemps Mon Diou, j'étais le Maire du village. Oh, il n'y avait pas grand-chose à faire, mais comme j'étais le seul à avoir été à l'école un peu plus longtemps que les autres et que j'avais eu mon certificat d'études j'ai été désigné d'office. Il y avait douze maisons et trente-deux habitants. La relève était assurée par des enfants qui grandissaient parmi nous. Nous leur apprenions ce que nous savions faire, à entretenir les maisons, à remonter les murs de pierres des petites prairies, à faire le fromage, à traire, à tondre les brebis, le travail de tous les jours quoi. L'hiver, quand la neige ne leur permettait pas d'aller à l'école d'en bas, je leur faisais faire des opérations, de la dictée et je leur montrais sur la carte de France à la mairie, les départements avec les chefs-lieux, les fleuves et les rivières. Je faisais ce que je pouvais et cela nous allait bien. De temps en temps, le Maurice avec son tracteur et sa remorque nous remontait du foin lorsque les regains n'avaient pas été suffisants. Il fallait prévoir la nourriture des bêtes pour l'hiver. Maurice, était le fils du Gaston et de l'Yvonne, et comme ici il n'y avait pas assez de terres pour tout le monde, il était parti dans le village d'en bas et il avait loué des terres. Il y avait de la vie, tout le monde s'entendait bien. Oh, il y avait bien quelques chamailleries de temps en temps, mais rien de bien grave et elles étaient vite oubliées quand il le fallait. Tu sais, notre vie était rude et nous ne pouvions pas nous permettre d'être en bisbille avec les voisins. Rude oui, mais c'était le bon temps ! »

Le père Lucien s'arrête de parler une nouvelle fois. Ses yeux cette fois sourient au souvenir de ce qu'il vient de me raconter. Il entend les bruits du village, les aboiements des chiens, le coq qui s'égosille sur le tas de fumier, Yvonne qui sermonne Gaston qui n'a pas mis les chaussons pour prendre l'escalier. Les enfants que l'on guette et que l'on suit des yeux lorsqu'ils remontent au village après l'école. Tout ce

quotidien bien anodin pour nous peut-être constitue à l'instant pour cet homme une tranche de sa vie d'avant et apparemment une vie heureuse. Je n'ose pas l'interrompre dans sa méditation. Trop de choses défilent en ce moment dans sa mémoire et je vois dans ses yeux des reflets, comme des ombres et des lumières qui rendent son regard parlant. Un petit sourire élargit sa bouche et rend son visage plus jeune. Voilà bien deux heures que je suis là assis en face du père Lucien et le temps ne me semble pas long. Je suis en haleine au récit de cette simple histoire sans intérêt particulier, mais qui me semble pourtant de la plus haute importance.

« Il faut que je bouge un peu, je vais m'ankyloser à force de rester assis. Allez viens avec moi, je vais ramasser des œufs et nous ferons une omelette. Puisque tu as porté du pain, c'est le moment. »

Je me lève avec lui, il prend un panier posé sur une chaise et nous descendons l'escalier lui devant et moi derrière. « Ferme bien la porte, il y a du vent de la vallée et ça fait courant d'air. »

Une fois dehors, je sens effectivement que le vent léger de ce matin est devenu plus fort et les herbes folles des champs en contrebas sont couchées vers le sol. « Tu vois, Jean, c'est bien ça ton prénom ? Tu sais des fois j'oublie, je suis maintenant tout seul ici, ils sont tous partis. Je suis resté, parce qu'il fallait un gardien des souvenirs. En plus, moi, je n'ai personne de vivant avec moi. La Rose ne m'a pas donné de fils et elle est là-bas derrière la mairie dans la tombe de ma famille. Ils sont tous partis, Adrien, Fauvette, Roger, Simone et tous les autres. Ceux qui ne sont pas partis sont là derrière la mairie. Viens avec moi. »

Nous remontons la ruelle et juste avant ce qu'il reste de la mairie, nous prenons ce qui a dû être un chemin. Après le bâtiment, un mur en carré délimite le cimetière et au-dessus du mur, l'on aperçoit des croix et des monuments funéraires. La grille de l'accès ne tient plus que par un gond et menace de s'effondrer. Je suis le père Lucien dans cet endroit où chacun, quel que soit le lieu, retrouve ses racines. Des petites allées délimitent des carrés où sont alignées des sépultures. Des inscriptions sur les croix, sur les monuments m'indiquent l'identité et le temps de vie de la personne enterrée à cet endroit. Léopoldine Martin née le trois juillet mille huit cent vingt et décédée le vingt décembre mille huit cent soixante-quinze repose là avec les siens. Nous faisons le tour des tombes et nous voyons le tombeau où repose Rose, la femme de Lucien ainsi que toute son ascendance. Mais pourquoi sont-ils donc tous partis ? Je ne comprends pas que l'on puisse tout abandonner comme cela, sans raison particulière. Quelques-uns oui, je peux comprendre, mais tous. Tout en songeant, je refais un tour dans le petit cimetière. Je me sens observé par le père Lucien. Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Je m'arrête devant la tombe de Roberte Laffont. Sur la dalle de la tombe, il y a une pierre posée à côté du vase qui devait contenir des fleurs, il y a longtemps. Décédée le trois mai mille neuf cent trente-six. J'ai déjà vu cette date. Je refais le tour. Lucien Latour, Jean et Maryvonne Dumont, Charlotte et Louise Robion, et six autres qui ont sur leurs tombes une pierre et dont la date du décès est le trois mai mille neuf cent trente-six. Et plus loin, un monument

trône au milieu du cimetière et une plaque où figurent six noms : Robert Cabannes, Alain Michaud, Julie Gaüzère, Roberte Lavoie, les jumeaux Jean et Jacques Pizzinat. Six pierres sont posées au pied de la stèle sur laquelle apparaît « La montagne a gardé ceux-là, le trois mai mille neuf cent trente-six. » Cela fait au total dix-sept personnes qui sont décédées le même jour. Je me retourne vers le père Lucien. Il est assis sur une pierre haute et me regarde. Il attend mes questions, et il sait qu'il ne pourra pas se dispenser de répondre. Je sens d'ailleurs qu'il n'a pas l'intention de s'esquiver, mais je sais qu'il faudra que j'attende son bon vouloir.

« Allons ramasser les œufs, si l'on veut manger à midi. Tiens, et il me tend un petit bidon blanc qui doit contenir deux ou trois litres, prend de l'eau à la source qui coule dans l'abreuvoir, elle est bien fraîche, elle vient de là-haut. » Son visage se tourne vers la gauche pour me montrer l'endroit et je découvre au bout d'une grande étendue d'herbe verte où les premières jacinthes commencent à fleurir, une montagne sombre, sans herbe, sans arbres, complètement dénudée, aride. De grandes saignées labourent ses flancs comme si un engin gigantesque avait creusé profondément ses failles en longueur. Au pied de la montagne, de gros monticules s'accumulent et de ces monticules quelques pierres se sont éparpillées dans la prairie faisant de celle-ci par endroit un paysage lunaire. Nous sommes sortis du cimetière et retournons vers la maison du père Lucien. Au bout de la grange, je découvre un petit jardin clos de murs de pierres posées. Au fond à droite un poulailler ouvert accueille le soir quelques poules et un coq. « Je ne ferme pas, elles vont, elles viennent comme elles veulent, il n'y a aucun risque. » Dans le pondoir, Lucien sort trois oeufs et les met dans le panier. Je suis impatient, mais aussi angoissé de connaître le fin mot de l'histoire de Assoste que j'imagine tragique et je commence à imaginer pourquoi plus personne ne l'habite à part le père Lucien. Mais que s'est-il passé ? Quelle fin tragique ses habitants ont connue en ce jour du trois mai mille neuf cent trente-six. « Allez mon garçon rentre, nous allons déjeuner. Je pense que tu as faim. J'espère que mes histoires ne t'ont pas coupé l'appétit. Tu sais, c'est tellement loin tout ça, que maintenant tout le monde a oublié. » En rentrant dans la pièce à vivre, il ouvre le dessus de la cuisinière, fourrage les braises encore rouges et rajoute deux morceaux de bois. Aussitôt, le feu légèrement endormi repart et l'on aperçoit les reflets des flammes au travers des ronds amovibles qui ne jointent plus assez. « Dans le bahut, tu as les assiettes et des verres et dans le tiroir des fourchettes. J'espère que tu as ton couteau sur toi, car ceux que j'ai sont des couteaux de gens de la ville, ils ne coupent pas. Pendant que tu y es sors la poêle et mets-la sur le feu. » Je me sens un peu chez moi dans cette maison et j'ai l'impression que Lucien me trouve à son goût. Pendant ce temps, après avoir rajouté trois œufs aux trois ramassés tout à l'heure, il les bat dans un plat creux, et jette le tout dans la poêle. Une bonne odeur envahit la pièce et je sens mon estomac qui réclame son dû. Chacun une part d'omelette dans l'assiette, nous mangeons en silence. Le père Lucien engloutit des grosses bouchées de ce qu'il a devant lui et il engouffre en même temps des morceaux de pain tout en fermant les yeux de satisfaction. Une fois son assiette essuyée et après avoir bu un grand

verre d'eau de la source, il repousse sa chaise de la table, ferme les yeux et parle.

« Lorsqu'ils sont partis ce matin du trois mai, c'était après quatre jours de grosses pluies. Il fallait emmener les brebis sur l'herbe pour les faire manger autre chose que du foin. Les deux jumeaux, Jean et Jacques y sont allés avec Roberte Lavoie et un autre. Deux cent cinquante bêtes, mais il y avait les chiens qui étaient eux-mêmes de bons bergers. Ils y étaient depuis environ deux heures quand j'ai vu le rideau de la fenêtre du fond qui bougeait et j'ai entendu au loin comme un grondement, mais très sourd. J'ai eu comme un pressentiment. Je suis sorti aussitôt et j'ai crié : il faut aller chercher les autres au pied de la montagne, ça bouge. Nous sommes partis en courant, les plus lestes devant pour prévenir les gardiens du troupeau. Le temps de rassembler les brebis, un deuxième coup très violent, suivi d'un autre et encore un autre. Cela ne finissait pas. Les premiers arrivés n'avaient pas encore fini de rassembler les bêtes que l'on a eu l'impression que la montagne se fendait en deux. Des pierres ont commencé à dégringoler, puis de plus en plus, des petites, des grosses, des morceaux de rocher. Ceux qui n'ont pas été ensevelis sont tombés touchés par un caillou. Les hommes, les bêtes, les chiens, tout ce qui se trouvait sous la montagne, personne n'en a réchappé. Dix-sept personnes y sont restées dont six sous des tonnes de rochers. Quand j'y pense, je me demande pourquoi je suis toujours en vie, pourquoi je n'ai pas couru assez vite pour être là-bas en même temps que ceux qui y sont restés. Je m'en veux tant, je sais que je n'aurais rien pu faire, que je n'aurais pas pu les aider, mais au moins, je ne me poserais pas toutes ces questions pour lesquelles je n'ai pas de réponse. Les secours sont arrivés le plus vite possible de la vallée. Je dis vite car ce n'était pas comme maintenant où on te déplace un hélicoptère pour un oui, pour un non. Ils sont venus à pieds, en tracteurs. Le pauvre Maurice, celui qui nous portait le foin, a cherché ses parents et son frère pendant toute une semaine. Nous avons fait le nécessaire pour l'enterrement. Oh, il est venu du monde de la ville, de la vallée, le préfet, le capitaine de gendarmerie, l'évêque et autres bourgeois, mais cela ne nous a pas enlevé notre chagrin. Nous avons fait le monument aux disparus, il a été béni et une messe en plein air a été faite, mais nous avons toujours autant de peine. Ceux qui restaient, les quinze, petit à petit sont partis en prétextant du travail ailleurs, de la famille à un autre endroit. Des simagrées tout ça, les gens avaient peur de cette montagne, elle était devenue maudite, ensorcelée, il ne fallait plus s'en approcher. J'ai demandé à ma Rose ce qu'elle voulait que l'on fasse. On fera ce que tu as envie de faire Lucien m'a-t-elle dit. On est resté et depuis il n'y a pas un seul jour, pas un seul, tu m'entends où je n'entends pas dans ma tête le bruit des cailloux qui tombent et les cris et les cris. Mon Diou quel malheur. Ma Rose m'a quitté aussi et j'ai des parents éloignés dans la vallée qui me disent de venir avec eux. Mais je ne peux pas, je ne peux pas les quitter. Je suis le gardien du village, tu comprends ».

C'était fini, un long silence est tombé dans la pièce. Lucien est ailleurs, il est avec les siens, avec ceux qui sont sous les rochers, ceux qui sont dans le cimetière, mais il n'est plus avec moi.

Quejac, le 1 avril 2011

Utopie ?... Délires d'un « Papi » ?...

Par quel étrange mystère un tout petit enfant
Va très vite parler la langue vivante qu'il entend ?
Le russe ... le chinois ... ou même l'iroquois
Pas de dérogation à cette belle et universelle loi.

Alors que chacun ne garde de cette lointaine époque
Que de rares et bien vagues souvenirs
Parents et témoins souvent l'évoquent :
La parole venait avec facilité !... Et avec quel plaisir

D'abord à petits pas, un émouvant babillage,
Puis les débordements d'incessants bavardages
La litanie des « Et pourquoi ?... Et comment ? »
Intense est la curiosité des enfants.

Hélas ! Tel l'albatros que ne portaient plus ses ailes
Adultes et adolescents n'ont plus la part si belle
Quand il leur faut avec tant et tant de peine
S'initier à la pratique d'une autre langue humaine.

Ne sont-ils pas les petits, vraiment les plus chanceux,
Ceux qui entendent au moins deux langues auprès d'eux
Au hasard des frontières, des campagnes, des banlieues
Anglais ! ...portugais ! ...patois divers ! ...arabe ou hébreu ?

Bien sûr, c'est la langue dite maternelle
Qui facilite l'expression de nos pensées, nos créations
N'empêche que, l'apport d'une autre langue habituelle
Éclaire et précise le sens, par de subtiles comparaisons.

Quand ma mère me berçait de « Lou Mên Nên » ou bien « Mon Petit »
J'adorais l'une autant que l'autre ces apaisantes musiques.
De cette abondance, pourquoi donc en aurais-je pâti ?
Quand tous ces mots me flattaient de nuances magiques.

Chaque groupe humain forge sa langue à son image
Dévoilant donc l'intimité de sa population
Éclairant ses idées, enrichissant ses bagages.
Immense est le pouvoir des mots, si souvent chargés d'émotion.

Deux langues en immersion, est-ce une grande chance
Pour un meilleur éveil du monde de l'enfance ?
Toujours avec amour ! Par des jeux ! De la prévenance !
Peut-être un petit pas, un petit plus, vers l'excellence





Et vers le monde bien nouveau qui les attend,
Devenu tellement grand et surtout si présent.
Tombouctou comme Pékin, Mexico ou Moscou
Peuvent se voir à l'instant même !... Et chez nous...

On se sent bien petit dans ce monde très grand
Notre communauté peine à garder sa place.
Puisque son rôle s'appauvrit au fil des ans
Une langue en plus, serait-elle efficace ?

C'est la voie qu'on a choisie en Europe Centrale.
Pour communiquer avec de très puissants voisins,
Des petits pays, si fiers de leur passé, de leur langue natale
Parlent plusieurs autres langues. Ainsi va leur destin !

Pour que bientôt, tous les petits enfants du monde
Entrent plus allègrement dans la grande ronde
D'une union dans la paix, de toutes les nations
Dès la maternelle, et dans une autre langue, jouons

En comptines ! En devinettes !...Et contes !...Et chansons !
Et même par les règles et les vocabulaires des jeux de ballon
Pourquoi ne pas s'imaginer, entendant ces nouvelles répliques
Disputer des « lendits » ou de tout petits « Jeux olympiques » ?

Si de telles joutes, l'enfant pouvait sortir gagnant
Rivalisant avec bonheur sur des outils innovants
De tant de nouvelles tonalités et nuances tirant profit
Alors oui ! L'école nouvelle ne serait plus celle de « Papi »

Mais l'école moderne, de la très récente génération
Qui découvre une explosion des moyens de communication.
Entrer en relation ? Facile d'en satisfaire l'envie,
« Net » et télévision, langues et cultures font partie de leur vie

Ainsi, n'est-il pas rare de voir nos tout petits,
De leurs pouces déjà, jouant sur les petits écrans
Des très modernes portables de papa et maman.
Toujours aussi curieux nos petits enfants ! Et merveilleux de talent !

Roger BERNADET



Qu'est-ce que l'OIAC : c'est l'organisation pour l'interdiction des armes chimiques. Le 21 août 2013, des neurotoxiques comme le gaz sarin, ou le XV incolore, inodore, genre de gaz moutarde, 500 fois plus toxique que le cyanure ont tué des centaines de personnes en Syrie. Un crime contre l'humanité parmi d'autres.

J'ai relu un des discours d'Ernest RENAN (1823-1892) intitulé Science et Progrès. « Je suis convaincu que les progrès de la mécanique et de la chimie seront la rédemption de l'ouvrier, que le travail matériel de l'Humanité ira toujours en diminuant et en devenant moins pénible, que de la sorte l'Humanité deviendra plus libre de vaquer à une vie heureuse morale, intellectuelle. Aimez la Science, respectez-la : c'est la meilleure amie du peuple. » On le voit Ernest RENAN a foi en l'Homme, il affirme la primauté de l'esprit et du progrès de la raison. Mais nous étions au XIX^e siècle ! Cette vision de la société on pourrait la rapprocher de celle de VOLTAIRE, des philosophes du Siècle des Lumières. Ils pensaient que l'homme éduqué allait vers une société plus juste, meilleure.

Par contre, Albert CAMUS (1913-1960), philosophe existentialiste du XX^e siècle, lui, ne croit pas que la science équivaut au progrès moral car l'évolution de la société ne dépend pas que des découvertes scientifiques. Bien sûr, il a connu la Deuxième guerre mondiale, (son père est mort en 1914, pour la Patrie), d'autres guerres : Indochine, Algérie, la Guerre froide...

La société idéale serait-elle scientifique ? Plus l'homme est intelligent et éduqué, plus il met son cerveau au service de la destruction de son prochain.

La science se consacrerait-elle au meurtre organisé par le seul effet de l'intelligence humaine ? Non ! Robert Julius OPPENHEIMER, physicien américain, « père de la bombe atomique » est devenu le symbole du scientifique tourmenté par les implications morales de ses découvertes, il s'est opposé au développement du programme nucléaire américain (bombes larguées sur Hiroshima et Nagasaki). Son contraire : Wernher VON BRAUN (1912-1977) inventeur des missiles V2. Il a utilisé pour la construction de ces fusées de mort des déportés des camps de Dora, Mittelbau et Buchenwald. Ingénieur brillant, directeur du centre de Pennemünde, pouvait-il ignorer le sort des déportés, l'extermination des Juifs ? Sans état d'âme, il a participé à la recherche spatiale à la NASA.

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » (RABELAIS). Oui la science est facteur de progrès, de mieux-être. Citons quelques savants émérites qui ont travaillé pour le bien de l'Être humain.

En ce qui concerne la vaccination : les luttes pour éradiquer la variole (Edward JENNER 1749-1823) ; la diphtérie, le tétanos, la poliomyélite, la coqueluche ; la rage (PASTEUR) ; la tuberculose (Bacille CALMETTE-GUÉRIN BCG) ; le typhus, le choléra, la lèpre, la peste, la grippe ; le sida (trithérapie).

pharmaceutique avec la primeur pour la pénicilline en 1928 (Alexander FLEMING), les antibiotiques.

Les techniques de diagnostic avec Christian DOPPLER (1803-1853), mathématicien et physicien. L'échographie qui permet la cartographie dynamique du système vasculaire. Pierre et Marie CURIE ont mis au point la curiethérapie grâce à la découverte du radium. Raymond DAMADIAN a travaillé sur l'imagerie par résonance magnétique (scanner et IRM).

N'oublions pas le stéthoscope inventé par LAENNEC.

La découverte des neuroleptiques en 1952, celle des antidépresseurs en 1957... Qui peut omettre l'ADN, acide désoxyribonucléique et l'ARN, acide ribonucléique messager de la régulation génétique et qui a valu en 1965 le prix Nobel de médecine aux professeurs François JACOB, Jacques MONOD et André LWOFF : cocorico !

Partout dans le monde, les scientifiques découvrent de nouvelles relations entre les gènes et les maladies. La révolution médicale pose, suscite nombre de problèmes sociaux et éthiques. Espérons que l'on trouvera bientôt les remèdes contre les maladies de Parkinson et Alzheimer et autres maladies orphelines.

Un autre aspect de ces progrès réside dans l'importance des greffes qui sauvent des milliers de patients dans le monde. Le professeur Christian BARNARD effectue la première greffe de rein en Afrique du Sud en 1959. Le deux décembre 1967, ce même chirurgien greffe le cœur d'une jeune fille accidentée dans la poitrine d'un homme. La première greffe partielle d'un visage a eu lieu en 2005 sur Isabelle DINOIRE qui avait perdu une partie de son visage mordu par son labrador, opération exécutée par les professeurs Bernard DEVAUCHELLE, Christophe MOURE avec l'équipe du professeur Jean-Michel DUBERNARD au CHU de Lyon. La deuxième greffe d'un visage est réalisée en 2007 par l'équipe du professeur Laurent LANTIÉRI du CHU Henri MONDOR de Créteil. L'équipe espagnole du docteur Joan PERE BARRET de l'hôpital Vall d'Hébron de Barcelone effectue une greffe totale d'un visage sur un jeune espagnol en 2010.

Les artistes du bistouri greffent main, doigts, pieds, cela est extraordinaire ! Il n'y a qu'à admirer les exploits des handicapés aux jeux handisport.

On doit citer les progrès de l'orthopédie grâce aux matériaux utilisés : acier inoxydable, titane, polyéthylène.

Pour les amateurs de football, signalons la greffe du foie réussie en mars 2012 sur Éric ABIDAL, défenseur international de l'équipe de France et joueur du FC Barcelone.

La santé, notre santé est notre bien le plus précieux, c'est la raison pour laquelle j'ai fait ces quelques recherches. J'ai dû en oublier beaucoup d'autres, comment lutter efficacement contre les maladies nosocomiales, quelle importance des antibiotiques (on n'en a pas découvert de nouveaux depuis 1980). Le champ d'études et de recherches est donc largement ouvert.

L'agenda de la section

Samedi 23 novembre	Réunion des bureaux AMOPA des sections d'Aquitaine à Bordeaux
Mercredi 4 décembre	Remise des prix des concours AMOPA
Vendredi 6 décembre	Cinquantième de l'Ordre national du Mérite national à Mont de Marsan
Mercredi 18 décembre	Repas de fin d'année et visite du SDIS des Landes
Mercredi 8 janvier	14 h 30 : réunion du bureau, IUT de Mont de Marsan 17 h 30 : cérémonie de remise des médailles à la préfecture
Mercredi 15 janvier	Cérémonie des vœux, mairie de Mont de Marsan
Vendredi 17 janvier	Cérémonie des vœux à la Préfecture
Vendredi 24 janvier	Repas au restaurant « Fourchette et sable blanc » et mise à niveau code de la route à l'Automobile club des Landes
Lundi 27 janvier	Commémoration Mémorial des enfants juifs, Mont de Marsan
Jeudi 27 mars	Réunion des présidents des sections de métropole à Tours (toute la journée)
Vendredi 6 Samedi 7 Dimanche 8 juin	Congrès national AMOPA à Nantes
Samedi 22 novembre	Réunion des bureaux AMOPA des sections d'Aquitaine à Mont de Marsan

Votre président ne participera pas cette année à la réunion des présidents à Tours, ni au congrès national.

Je me vois contraint à cette décision, qui rompt avec les nombreuses années où j'ai été un fidèle participant.

Une journée à Tours, c'est trois jours de déplacement, deux nuits d'hôtel...

Le congrès national c'est cinq jours de déplacement...

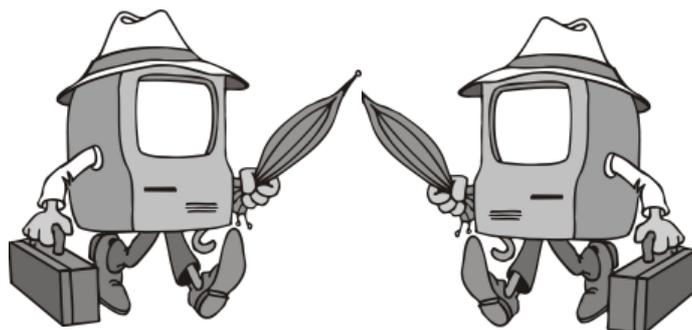
Outre le temps, il y a les frais que l'AMOPA nationale rembourse très parcimonieusement. Je ne souhaite pas grever le budget de la section, et j'avoue que contrairement à ce que j'ai pu faire en grande partie jusqu'à maintenant je ne veux plus puiser dans mes finances personnelles.

Par ailleurs je m'interroge sur l'utilité de ces journées qui ne me paraissent pas toutes indispensables et productives.

Je vous invite malgré tout à participer au congrès.

BB

Informatique et Internet



L'écrit et le numérique... Je vous invite à lire les discours de la cérémonie de remise des prix...

Mille questions peuvent être posées... Le numérique est-il un facteur de la mauvaise orthographe ? La lecture d'un livre numérique est-elle en contradiction, opposition avec la lecture d'un bon livre ?

Et Internet ? Que faut-il en penser ? Faut-il encore acheter un livre de cuisine alors que l'on trouve sur la toile des quantités de recettes, avec démonstration vidéo...

Il en est de même pour le bricolage...

Bref, je n'insiste pas, le numérique a ses atouts, sérieux, ses défauts aussi et il faut notamment informer les jeunes à ce sujet...

Je crois qu'il est des outils variés à notre disposition qu'il faut savoir utiliser à bon escient.

En ce qui concerne la documentation, la découverte, Internet est une bonne chose, tant par la multitude des informations (pas toujours bonnes et vraies...), que par la vie donnée à ces informations : actualisation rapide et présentation : diaporama, films, animations...

Cette fois je vous propose une visite sur le site du SDIS des Landes :

<http://sdis40.landespublic.org/sdis40>

Tapez sous google «pompiers» pour compléter votre information.

Je vous invite une fois de plus à consulter régulièrement les sites AMOPA tant le national, que celui de votre section mais ceux aussi des autres sections.

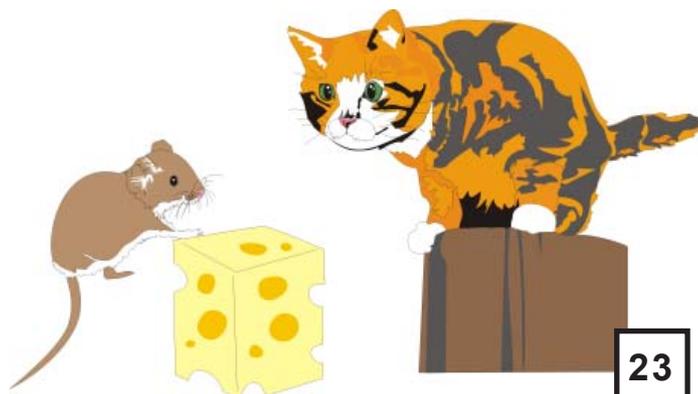
Consultez aussi les sites relatifs au don du sang et notamment celui de EFS :

<http://www.dondusang.net>

Petit cadeau pour terminer, un peu de culture :

<http://www.youtube.com/embed/a-puTFBicTO>

Bernard BROQUA



Le 24 janvier 2014

à

L'Automobile Club de Saint Pierre du Mont

Comme convenu, nous nous sommes retrouvés à 12 heures au restaurant « Fourchette et sable blanc » au lac de Menasse à Saint Pierre du Mont. Dommage nous n'étions que treize à table (d'où un quatorzième couvert pour le mauvais sort). Bon repas servi dans un cadre agréable par un personnel efficace. Ce qui nous a permis d'être à quatorze heures à l'Automobile Club pour notre séance de remise à niveau, accueillis pour ce faire par Nolwenn CORNE formatrice sécurité routière.



Dans une grande pièce, autour de tables placées en U, nous nous sommes installés face à un écran, un projecteur et notre charmante monitrice. Présentation avec en premier lieu les différentes questions et préoccupations de chacun en matière de code de la route. Nolwenn prend note et nous propose un questionnaire vidéo sur une vingtaine de questions ayant trait aux règles du code et à la signalisation. Avec des fortunes diverses, nous répondons aux différentes questions qui entraînent parfois bien des commentaires.

Mais le grand moment reste le moment de la correction où chaque diapositive fait l'objet de la part de la monitrice d'explications détaillées. Ce qui l'amène parfois à aller au-delà de la réponse initialement prévue en fonction des remarques et réflexions de chacun des participants. Étonnement pour certains, découverte pour d'autres, approbation dans l'ensemble. Il semble que le test proposé a permis de résoudre certaines questions que l'on peut se poser devant telle ou telle situation, à savoir le giratoire avec le placement sur la chaussée, les règles de priorités et quelques situations particulières. L'alcool, la ceinture de sécurité, la sécurité des enfants, les distances entre les véhicules. Le tour d'horizon nous a semblé complet et tout cela dans une ambiance sympathique où aucune personne ne s'est sentie jugée. Merci à Nolwenn pour ces trois heures sans interruption et assez intenses.

Mais le grand moment reste le moment de la correction où chaque diapositive fait l'objet de la part de la monitrice d'explications détaillées. Ce qui l'amène parfois à aller au-delà de la réponse initialement prévue en fonction des remarques et réflexions de chacun des participants. Étonnement pour certains, découverte pour d'autres, approbation dans l'ensemble. Il semble que le test proposé a permis de résoudre certaines questions que l'on peut se poser devant telle ou telle situation, à savoir le giratoire avec le placement sur la chaussée, les règles de priorités et quelques situations particulières. L'alcool, la ceinture de sécurité, la sécurité des enfants, les distances entre les véhicules. Le tour d'horizon nous a semblé complet et tout cela dans une ambiance sympathique où aucune personne ne s'est sentie jugée. Merci à Nolwenn pour ces trois heures sans interruption et assez intenses.

Au bout de cette journée, je me permets maintenant une petite remarque personnelle. Peut-être relire les questions et les réponses que j'avais proposées dans le BAL et peut-être aussi faire l'acquisition d'un livre de code de la route que l'on peut lire le soir à la chandelle. Ce livre présente à mon avis deux avantages essentiels : d'une part de parfaire ses connaissances (ce qui est son rôle principal) mais en outre s'il est feuilleté au lit, peut remplacer sans danger beaucoup de somnifères.

Jacques DUPONT



BAL : bulletin des amopaliens landais - AMOPA des LANDES.

Directeur de la publication : Michel BERTHET, président national AMOPA.

Rédacteur en chef : Bernard BROQUA, président section des Landes.

Rédaction-réalisation PAO : AMOPA des Landes.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Ne pas jeter sur la voie publique.